

LYCÉE J. LURÇAT

MARTIGUES

CONCOURS

DE NOUVELLES



L'autre chemin

2024

Concours de Nouvelles 2024 "L'autre chemin"



1^{er} prix : « Le purgatoire des Saints » Andrés Rapp

2^e prix : « Le corps est le tombeau de l'âme » Anna Servant

3^e prix : « Misanthrôpia » Léa Gervais

-Mention Coup de cœur

« L'homme du bar » Thomas Blaise

-Mention Onirique

« Le journal des rêves et des ombres » Camille Polguer

-Mention Originalité

« L'explication – Le au revoir » Fanny Luque-Zavattoni

-Mention Fantastique

« Jade » Kimberley Roubieu

-Mention Coup de poing

« Chaos dès l'origine » Céleste Reynaud

-Mention Résilience

« L'autre chemin » Noé Lapeyrie

-Mention Meilleure accroche

« Le mauvais chemin » Soléa Tanne

-Mention Implicite

« La Rachel rêvant de demain » Lina Nouali

-Mention Essai philosophique

« Choisir pour choisir ou vivre sa vie » Emma Orofiamma

SOMMAIRE

<i>Le purgatoire des Saints</i> - Andrès Rapp.....	7
<i>Le journal des rêves et des ombres</i> - Camille Polguer.....	24
<i>Chaos dès l'origine</i> - Céleste Reynaud.....	39
<i>Choisir pour choisir ou vivre sa vie</i> - Emma Orofiamma....	45
<i>L'explication – Le au-revoir</i> - Fanny Luque Zavattoni.....	49
<i>Misanthrôpia</i> - Léa Gervais.....	61
<i>La Rachel rêvant de demain</i> - Lina Nouali.....	72
<i>L'homme du bar</i> - Thomas Blaise.....	76
<i>Le corps est le tombeau de l'âme</i> - Anna Servant.....	87
<i>L'autre chemin</i> - Noé Lapeyrie.....	95
<i>Le mauvais chemin</i> - Soléa Tanne.....	97
<i>Jade</i> - Kimberley Roubieu.....	101

Le purgatoire des saints

Quelle est la principale caractéristique de l'Homme ? C'est qu'il a un esprit, une âme. Quel est son principal ennemi ? Son esprit, son âme. Toujours à se battre contre lui-même, à lutter contre son passé. Incapable de vivre son présent, trop obnubilé par son futur. Rongé par ses passions, ennuyé par son repentir, il est incapable d'admettre la chose dont il soit le plus sûr : sa mort. Il y a-t-il une autre alternative ? Peut-il changer son destin ? Non...Oui...Tout autant de questions sans réponses.

Le récit que je vous présente constitue l'unique écrit que nous avons sur un homme passé d'adulé à blâmé, puis d'anecdotique à inconnu. Ce texte est son testament, ou plutôt sa confession.

Lorsque j'arrivais au manoir de Kräheberg, un brouillard épais couvrait la vallée enneigée. En été, on pouvait voir le château de Chillon depuis la terrasse de la bâtisse, et le Léman étendre ses eaux turquoises sous un ciel épuré. Mais en ce froid matin de janvier 1951, le lac paraissait une plaque d'acier depuis le rivage. Lorsque l'on montait le long de l'étroit sentier qui menait au manoir, on pouvait observer des sortes de fumerolles brumeuses monter le long du tronc des mélèzes. La façade néo-classique du manoir était peinte à l'origine en bleu roi, mais le temps avait rendu sa couleur d'un vert-de-gris particulier.

Mais je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Évariste Korakine. On me surnomme aussi « Le fils du Samson ». Je n'ai jamais su si c'était en référence au personnage de la Bible, ou à la famille de bourreaux français. Peut-être les deux. Quoiqu'il en soit, j'étais un psychiatre renommé à cette époque, et c'est pour cette raison que l'on m'avait appelé au manoir de Kräheberg, maison de repos psychiatrique. Lorsque je reçus la lettre me demandant mon aide, je sus tout de suite que l'enjeu que je poursuivais

était majeur. En effet, elle était écrite dans des termes dont l'urgence variait entre l'excitation et la peur.

Je sonnais donc à la porte, lorsqu'un guichetier vint à ma rencontre. Il venait d'un petit cabanon situé à ma gauche. Il portait une lanterne, et malgré la brume, je pus lire la suspicion sur son visage : « C'est vous le docteur Évariste Korakine ? ». Je répondais par l'affirmatif lorsque la porte s'ouvrit à ma droite. Une voix m'empressa de rentrer, et je me démenai tant bien que mal avec ma mallette pour pénétrer dans l'obscur demeure, tout en adressant un sourire navré au pauvre guichetier qui n'avait au bout du compte, pas reçu de réponse. Mais à mon sourire, je ne reçus que froideur et méfiance, teintée d'une légère pointe de peur. J'essayais de distinguer mon mystérieux hôte lorsqu'une lumière chaleureuse éclata depuis l'âtre d'une cheminée. « Pardonnez-moi si la seule lumière qui vous accueille est celle d'une cheminée. Nous avons eu une coupure de courant à l'instant même. ».

- Je vois, répondis-je pour tenter de placer une ambiance plus familière et moins glauque, les affres d'un hiver rude et sans pitié n'est-ce pas ?
- Ne m'en parlez-pas de cet hiver, rétorqua d'une jovialité feinte mon interlocuteur, il est abominable et froid à souhait. Il tenta de sourire, mais une ride de préoccupation barrait son front.

Je vis cette préoccupation et il vit que je m'en étais rendu compte. Il plongea alors ses yeux dans les miens et reprit : « À vrai dire, ce n'est ni une chute de neige, ni un orage de montagne qui a provoqué cette coupure de courant. »

- Qu'est-ce donc ?
- C'est le canton de Vaud, il refuse de nous financer dans nos recherches psychiatriques. Il les juge éthiquement incorrectes.

Son visage se ferma. C'était un homme fort jeune, mais des cheveux blancs pointaient déjà ça et là. Il se leva, découvrant une grande silhouette filiforme, et se dirigea vers l'escalier montant depuis le hall. Il me fit signe

de le suivre, et nous traversâmes une série de couloirs jusqu'à arriver à une porte en bois d'acajou flammé. Il tourna la poignée de porte et me fit entrer dans mes quartiers. Entre deux tapisseries aux motifs arabesques vert foncé, on pouvait voir des tableaux de montagnes. Les meubles étaient en bois de rose, et un chaud tapis persan pourpre couvrait le sol. Au fond, les fenêtres s'ouvraient sur le Léman, et donnaient sur un balcon. Sur la partie gauche, un sofa et deux fauteuils faisaient face à une cheminée en marbre rouge qui diffusait une crépitante lueur dans la pièce. En face, à l'extrême droite, un somptueux lit en chêne étendait ses doux draps d'hiver. À la droite de l'âtre, une porte donnait sur une salle de bain tout aussi somptueuse. Mais malgré toute cette opulence et ce luxe, un seul détail retint mon attention : un bloc brut d'une pierre aux couleurs étranges oscillant entre le rose et le rouge de la taille d'une tasse, posé sur un guéridon. Sur une plaque en métal, il était écrit : « *Alexandrite brute trouvée dans les mines de l'Oural. Il n'y entrera rien de souillé, aucun artisan d'abomination et de mensonge* ». Je n'eus pas plus le temps de m'attarder sur cette merveille aux couleurs chatoyantes : le directeur me fit signe de le suivre jusqu'au balcon. Le brouillard s'était dissipé et laissait voir le Léman dans toute sa splendeur. Toute ambiance macabre et louche avait laissé place à un joyeux spectacle hivernal où la blancheur du paysage rivalisait avec les senteurs des conifères en train de brûler. « Voyez-vous, tout le problème que nous rencontrons est parfaitement moral. » commença Serge Galsdon, le directeur.

- Pourquoi cela ? Demandais-je, ma curiosité ayant été piquée au vif.
- Nous avons dans la maison une jeune fille américaine qui nous a concocté un mélange aux effets très particuliers, me répondit avec prudence et choix dans ses mots le jeune homme accoudé sur la balustrade.

Sur cette dernière phrase, son visage momentanément éclairé par la défection des nuages se fit plus sombre. « Mais quoi ? » insistais-je alors.

- Cette substance nous fait revivre certains de nos souvenirs d'une manière très réaliste, lâcha enfin le directeur. C'est pour cette raison que

l'État a refusé de nous financer : ils jugeaient cette invention comme contre-naturelle.

- Savez-vous comment la recette est entrée en possession de la jeune fille ?

Là, le visage de Serge devint encore plus sombre. Ses narines étaient immobiles et son regard perdu dans le vide : « Elle était en état de dépression nerveuse depuis l'âge de neuf ans. Certains médecins britanniques décidèrent d'expérimenter la substance sur la fille. Il semble qu'on lui en a administré trop, car elle ne peut plus communiquer depuis. En 1946, les autorités américaines l'envoyèrent prendre du repos dans cette maison après l'avoir décorée. Depuis, seuls certains patients de la maison ont testé le produit, avec des effets intéressants. ». Bizarrement, un froid semblable à un glaçon coulant le long de mon dos me prit. Comment des hommes pouvaient-ils obliger une jeune fille à revivre ses souvenirs dans un intérêt « scientifique » ? Je ne savais. Mon œil se perdit dans l'infinité des cieux, tandis que le chant discordant des corbeaux mettait dans l'air et mes pensées mille interrogations.

« Que pensez-vous d'aller voir le premier patient intéressant ? ». La voix me fit sursauter. Le directeur avait disparu et c'était une jeune infirmière qui venait de s'adresser à moi. Voyant que je ne disais rien, elle m'entraîna gentiment pour aller de nouveau dans les couloirs de la maison de santé. Elle s'arrêta enfin devant une porte, après m'avoir fait descendre quelques escaliers. Elle ouvrit la porte et m'annonça. Je rentrais. Il y avait, dans la semi-pénombre, un homme assis dans un fauteuil roulant. « Bonjour, dis-je ? Comment allez-vous ? Je suis le docteur Évariste Korakine. Et vous ? ». L'homme se retourna et me répondit :

- Je m'appelle Ivan. Le reste de mon nom, il ne vous sert à rien de le savoir étant donné que je l'ai oublié. Mais la chose que je n'ai pas oubliée, c'est mon prénom. Sa voix était aimable et douce, d'une gravité qui ne pouvait révéler toute la violence que cet homme avait subi. Lorsque je repense aujourd'hui à toute sa souffrance, je ne peux m'empêcher de frissonner.

- Qui êtes-vous ?

Il me fixa, puis me demanda d'un air si amène que je ne pus refuser si je pouvais l'emmener se promener en poussant son fauteuil roulant. Je le fis, et ce n'est qu'à la lumière du jour que je vis qu'il avait perdu ses deux jambes. Je lui demandais directement : « Qu'avez-vous vu avec la substance de la jeune fille ? ». Il me regarda avec un grand sourire et commença son récit.

« Je ne me souvenais plus en quelles circonstances je suis arrivé ici, et depuis que j'ai pris ce véritable miracle, ma vie me revient. J'étais ouvrier dans une usine métallurgique. Un jour, on me demanda de remplacer un puddleur qui était tombé malade. Je n'étais pas habilité pour le métier. Mes jambes reçurent alors des gouttes de métal fondu. Je n'avais pas de famille pour me recueillir et me soigner, du moins me donner de l'amour. C'est une vieille femme, mère de feu un ouvrier de mes amis, qui m'a recueilli. Face à la gangrène, on a du me couper les jambes. Puis, c'est le trou, le vide. Lorsque je me suis réveillé, j'étais ici. ».

Ce récit me stupéfia par sa simplicité et son horreur dégrossie au plus haut point. J'avais devant moi un homme que l'industrie et ses horreurs avaient détruit. Il avait perdu la mémoire pour mieux oublier ce qu'il avait vécu. Et aujourd'hui, grâce à cette substance, que dis-je, cette drogue, il avait revécu ses douleurs. Et le pire, c'était qu'il paraissait heureux de se remémorer sa souffrance. Je pris le parti de visiter d'autres personnes qui avaient expérimenté la substance. Toujours le même scénario. Tous avaient eu des vies horribles et traumatisées et le fait de revivre leurs horreurs paraissait leur faire du bien.

Je décidais de me poser. Trop de questions m'assaillaient. Je retournais alors dans ma chambre. Le feu s'était éteint. Qu'importe, puisque la lumière du jour inondait la pièce. Je m'assis sur le bord de mon lit, et je pensais. Tout à coup, une sensation de malaise me prit. Quelque chose avait changé. Je regardais autour de moi. Ce n'était pas le feu éteint, ni la fraîche lumière hivernale qui avait fait place à la pesanteur orageuse du matin. Je fis le tour de la chambre, et je compris. Quelque chose avait

changé. La pierre. Elle était devenue verte. Je m'attardais alors sur ce phénomène, lorsque je pris conscience de ce qui était écrit sur la plaquette en-dessous de la pierre : « *Il n'y entrera rien de souillé, aucun artisan d'abomination et de mensonge* ». J'y reconnus une citation de l'Apocalypse selon Saint Jean. La fatigue du voyage et les mystères de l'endroit en lequel je me trouvais eurent définitivement raison de mon endurance. Je craquais alors une allumette pour allumer ma pipe, lorsque la pierre changea de nouveau de couleur : elle était redevenue rose. Je me penchai de nouveau et j'approchai l'allumette comme pour essayer de scruter le fond de ce cristal. Je ne pris pas attention à mon geste et au bout de quelques secondes je me brûlais avec l'allumette qui avait continué de se consumer. Le bout de bois encore en feu tomba par terre, et je tapais du pied pour empêcher le feu de se propager lorsque je remarquais que la pierre était redevenue verte. Ma raison se perdit, la fatigue me prit, je somnais.

Les rêves nous montrent généralement ce à quoi nous voulons échapper. Notre conscience. Véritable enfer où la douleur se dispute aux sentiments d'injustice. Mille questions toutes aussi insidieuses les unes que les autres sur l'esprit viennent à l'esprit. La conscience se développe avec l'âge. Heureux sont les enfants qui n'ont pas conscience de leur future conscience. Mais peut-on seulement vivre sans cet élément de sa vie ? Elle nous montre ce que nous refusons de voir en nous-mêmes, ce que nous fuyons. C'est l'endroit où nous expions nos fautes. Le purgatoire est en réalité l'allégorie de notre conscience, et même les saints y arrivent. Mais le vieil homme que j'avais vu tout à l'heure ? Il paraissait revivre ses souvenirs douloureux, comme le fait la conscience, mais ne paraissait pas souffrir pour autant. Il paraissait même guéri.

Je rêvais alors de tout le mal que j'avais pu faire dans ma vie, et mon sommeil me fit l'effet d'être plus éprouvant que mon voyage lui-même. Je crois que c'est seulement après mes rêves que je compris la différence entre la conscience et la drogue de l'américaine : la conscience nous fait remémorer des souvenirs en nous accusant, tandis que la substance elle nous accompagne et nous guérit. Après mon réveil et ce constat, je décidai donc de tester moi-même cette substance. Je descendis

les escaliers et suivis les panneaux « infirmerie » placés dans tous les couloirs pour aider les amnésiques. Je croisais plusieurs malades. Je n'avais déjà plus peur de leurs yeux hagards et de leur démarche perdue. J'étais dans mon milieu, celui du combat de l'Homme contre lui-même : la folie. Lorsque j'arrivais à l'infirmerie, le directeur y était en grande discussion avec l'infirmière, qui s'appelait Lara. J'entrais et entendis ces mots :

- Mais bon sang Lara, les patients veulent tous prendre le Contiencax et revivre leurs souvenirs pour mieux guérir de leur maladie. Vous ne comprenez donc pas la gravité du problème. On ne peut pas en donner à tout le monde sous peine de devoir faire un compte rendu complet de nos activités. Déjà que l'on nous a coupé l'électricité en guise d'avertissement.
- Encore heureux que l'on ait le groupe électrogène pour nous alimenter, répondit distraitement l'infirmière en rangeant des médicaments.
- Je ne vous le fais pas dire. S'ils découvrent notre identité et le vrai but de nos recherches, nous sommes foutus.

Cette conversation m'intéressa au plus haut point, je jugeais donc préférable d'intervenir comme si je venais à peine d'arriver et que je n'avais rien entendu de l'échange. « Monsieur Galsdon, j'aimerais vous solliciter une faveur si vous le voulez bien. » :

- Tout ce que vous voudrez, me répondit le jeune homme d'un air légèrement courroucé.
- J'aimerais tester moi-même cette substance.
- Ah, le Contiencax...Vous vous rendez compte du danger que représente pareille expérimentation ?
- Les autres patients qui l'ont testé s'en sont bien sortis, non ?

Le directeur me regarda d'un air froid et me dit : « Ils sont malades, et nous ne pouvons juger les effets du médicament à partir des témoignages de

gens non-sains d'esprit. ». Ce discours me choqua profondément. Moi qui avais vu des centaines de ces « non-sains d'esprit » mourir après des années de souffrance. « Si vous vous jugez plus sain d'esprit que ces gens, vous n'avez qu'à le tester vous-même ! Ou alors laisser quelqu'un d'autre le faire plutôt que de l'expérimenter sur des malades ! » rétorquais-je.

- C'est d'accord, répondit Serge sans ciller, vous pouvez le tester. Lara occupez-vous de lui.

Il sortit et Lara me fit me coucher sur un lit de camp. Elle sortit plusieurs seringues et sans un mot me fit une injection intra-veineuse d'un produit aux reflets beiges. Puis, ce fut le noir.

Une chambre. Un homme à petites lunettes et barbichette blanche avec les cheveux plaqués sur le côté entra et prononça mon nom. Je reconnus en ce petit homme Walter Rudolph Hess, à cette époque et aujourd'hui encore chirurgien remarquable. Il aura en 1949 la moitié du prix Nobel de médecine pour ses travaux remarquables sur le diencéphale. Cet épisode de ma vie que je revivais se passait en 1943 à Zurich. C'était mon mentor. Il venait me chercher pour que je fasse ma première intervention chirurgicale : une lobotomie. Cette intervention consistait en la section d'un ou plusieurs axones en introduisant une lame dans l'arcade sourcilière et broyant le lobe frontal. Mon mentor était passé maître dans l'art de la lobotomie qu'il pratiquait assidûment : on le surnommait à juste titre « Le Samson ». J'étais heureux. J'allais guérir un patient schizophrène de sa maladie en lui détruisant les axones responsables de son trouble. Hess, en me menant au bloc, m'expliqua que non seulement je guérirais le patient de sa maladie, mais que je guérirais aussi la société d'une de ses plaies. On raconte que les patients du précurseur de cette technique ont été plus faciles à gérer. Mais on raconte que certains aussi sont morts. J'entrais dans le bloc opératoire, la lumière m'éblouit. Mon patient s'appelait Albert Novenham. Il était atteint de paranoïa dangereuse. Je lus dans ses yeux la peur. J'approchais alors la lame de sa paupière. On ne prit pas la peine de l'anesthésier. Un hurlement déchira l'atmosphère hivernale de l'hôpital de

Zurich. Albert Novenham était guéri. Il était calmé. Il ne s'exprimait plus que par gémissements et dans ses yeux hagards on ne voyait que vide et détresse. On le laissa sortir au bout de deux jours. On me félicita ardemment pour mon exploit médical. Je fus sacré chirurgien. Deux jours après l'opération, on retrouva le corps de Novenham sous le Pont du Quai, dans la Limmat. Accident ? Suicide ? C'est depuis ce jour que l'on me surnomma « Le fils du Samson ».

Lorsque je me réveillais, je me trouvais dans ma chambre. La pierre était rose et un bon feu brûlait dans l'âtre. Lara était assise à côté de moi et semblait assoupie. Je la réveillais alors et elle me regarda d'un air inquiet. Je lui dis que j'allais bien, mais que j'avais besoin de repos. C'était vrai, mais j'avais surtout besoin de faire introspection. Elle sortit. Je pensais alors à ce que j'avais vécu. Je me sentais bien, mon corps semblait baigner dans une douce chaleur et mon âme était en paix. Jusqu'ici, depuis l'opération, j'étais persuadé d'avoir tué un homme en le privant de sa liberté d'esprit. Je m'en étais voulu et j'étais même parti dans une profonde dépression. Mais aujourd'hui, le produit m'avait fait revivre cet événement, et ma conscience semblait enfin en paix.

Je m'attardais à ces pensées lorsque l'on frappa à ma porte. J'ouvris. Ivan, le vieil amputé, était debout et entra dans ma chambre. Je crus devenir fou. Le bout manquant de ses jambes était comme enveloppé d'un nimbe de lumière dorée. « Bonjour ! » me lança joyeusement le vieil estonien, « Comment allez-vous ? » :

- Bien, très bien, répondis-je laconiquement, trop obnubilé par le mystère de ses jambes auréolées.
- Oui je sais, cela paraît surprenant mais j'ai retrouvé mes jambes. Et ce depuis que j'ai pris le Contiencax !
- Je suis fou, dis-je, ou mort.

Et pourtant, je n'étais pas au bout de mes surprises : on frappa de nouveau à la porte. Cette fois, ce fut un être tout auréolé d'or depuis la tête jusqu'au pieds qui entra. C'était Novenham. « Comment allez-vous mon cher ? » me lança tout aussi joyeusement ce dernier. Je m'évanouis.

Lorsque je me réveillais de nouveau, je crus avoir fait un mauvais rêve. Mais non ! Les deux antithèses vivantes étaient toujours devant moi : le cul-de-jatte marchant et le macchabée vivant. Je résolus de prendre mon mal en patience. « Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous devriez être six pieds sous terre, et vous, vous devriez être en train de ramper par terre ! » :

- Je ne suis que le fruit de votre imagination, me dit Novenham.
- Et ses jambes ? Dis-je en montrant les deux mollets brillants d'Ivan. Elle aussi sont le fruit de mon imagination ? Elles m'ont l'air très réelles.

Novenham soupira : « Vous avez pris le Contiencax, vous en subissez les effets secondaires, c'est tout... »

J'allais lui rétorquer que non, ce n'était pas naturel, que je lui avais broyé le crâne et que les jambes d'Ivan étaient aujourd'hui encore enterrées dans une fosse commune quelque part dans l'Oblast de Smolensk, lorsqu'une formidable explosion secoua la bâtisse. « Mais c'est fini oui ? Vous avez pas fini de m'interrompre ? ». Les deux paradoxes durent me maîtriser dans mon accès de rage. Lorsque je me calmais enfin, nous sortîmes de la chambre et descendîmes au sous-sol, d'où venait l'explosion. Une vapeur de méthane s'exhala dans l'étroit escalier menant à la cave lorsque j'ouvris la porte. Ce devait être la fournaise quelques minutes auparavant. Entre quelques flammes éparses et une chaleur suffocante, j'eus tout juste le temps de constater l'étendue des dégâts lorsque Lara me bouscula et se dirigea vers le corps inanimé du directeur, juste devant une entrée béante. Je vins l'aider et nous emmenâmes Galsdon jusqu'à une chambre située juste à droite du souterrain. Là, nous déposâmes le corps du jeune directeur et Lara s'occupa de lui. Il n'était par miracle que sonné par l'explosion, dont le souffle l'avait chassé hors du souterrain en ne le brûlant même pas. Lorsqu'il revint à lui, ses yeux

hagards se posèrent d'abord sur Lara, puis sur moi, et enfin sur Ivan. À ce dernier, il posa la question : « Comment avez-vous fait pour descendre les escaliers avec votre fauteuil ? ». Je pris alors conscience de l'incroyable : le directeur voyait Ivan sur son fauteuil tandis que lui et moi nous voyions ses jambes. J'allais de nouveau tourner de la tête lorsque Serge Galsdon s'adressa à moi : « Je pense que je vous dois des explications sur votre présence ici, et sur cette mésaventure. Asseyez-vous, je vous prie ». Je m'assis, tout ouï à ses révélations.

« Cette maison psychiatrique a été construite par un certain Albert Novenham. Il était psychologue à Montreux, et ce depuis plusieurs années. Un jour, il mit au point un procédé permettant d'accentuer les facultés psychiques relatives à la conscience. Ainsi est né le Contiencax. Il fit plusieurs essais, d'abord sur ses patients, puis sur lui. Il décrit sa rencontre avec le prétendu fantôme de son grand-père dont la mort l'avait particulièrement affecté. Il se rendit alors compte du potentiel de son nouveau psychotrope. C'est à partir de ce moment-là qu'il commença à créer de nouveaux procédés aux effets bien plus...intéressants que le Contiencax. Je tire ces informations d'un testament qu'il a rédigé en 1942 à l'hôpital de Zurich. En 1937, vers janvier, il se mit à aménager un bunker du réduit national suisse où il rangea toutes ses découvertes. C'est en le cherchant dans cette galerie que j'ai fait éclater un grisou. En 1939, il décida contre toute attente de mener une conférence à Washington. Là-bas, il y rencontra des médecins particulièrement insistant qui lui soutirèrent la recette de la substance. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait subir, mais il a contracté une sérieuse paranoïa depuis. On n'a aucune trace de lui entre 1939 et 1942. Jusqu'à votre brillante intervention qui l'a mené jusqu'au suicide. Nous avons appris, Lara et moi-même, votre singulier traumatisme face à cette lobotomie. C'est pourquoi nous-nous sommes dit que si vous expérimentiez le Contiencax, vous pourriez peut-être prendre contact avec Albert Novenham. »

Ce récit me stupéfia. Je commençais à mieux comprendre les raisons de ma convocation, seulement un questionnement restait :

- Pour qui travaillez-vous ?

Galsdon fit une tête sans équivoque sur la délicatesse du sujet.

- Disons que je travaille pour une nation qui n'est pas la vôtre et qui désirerait s'approprier les découvertes en psychiatrie de Novenham. Ce à des fins purement militaires, vous vous en doutez.
- Et aussi idéologiques..., intervint Lara avec cynisme, qui avait fini de panser une méchante brûlure sur l'épaule droite de Serge.
- On ne t'a pas demandé ton avis Lara, grinça ce dernier.

J'en étais arrivé à un point dans ma vie de médecin où je me moquais totalement pour qui je travaillais, à part pour mes patients. Ces deux-là pouvaient être tout aussi bien américains, soviétiques, chinois ou patagons, je n'en avais cure.

- C'est tout ce que je voulais savoir, dis-je alors. Je veux bien prendre contact avec Novenham. Il est d'ailleurs au fond de la pièce

Cette réponse parut plaire aux deux espions, qui se détendirent immédiatement et essayèrent de voir à l'endroit que j'avais désigné leur fameux fantôme. « Cette affaire prend une tournure vraiment psychédélique, je me recommande un très long repos après l'avoir réglée. » pensais-je alors. Je m'adressai sans détour à l'esprit tout souriant devant moi :

- Je ne veux même pas savoir ce que vous foutez là devant moi habillé comme un saint alors que vous êtes mort. Où avez-vous caché votre bunker ?
- « *Autour de sept piliers par le temps maculés, Solides et massifs, à la forme gothique* », me répondit l'ancien psychiatre comme un enfant réciterai une poésie. « *Sur un roc est construit et l'eau partout l'entoure ; Elle approche et recule et s'écoule en grondant* ».

Sur cette dernière phrase, il disparut.

Après ce tumultueux conglomérat d'échanges, de révélations et d'hallucinations, nous prîmes le parti d'aller nous coucher. Je gardais en tête les phrases de Novenham. Elles me disaient quelque chose de familier et de proche. Très proche. J'allais alors sur le balcon et je contemplais le Léman qui s'étendait devant moi, masse sombre et mystérieuse. Je me couchais après maintes réflexions, lorsqu'une idée frappa mon esprit : l'inscription sur la pierre pouvait sûrement m'aider. Je pris alors le cristal rose et l'exposai à la lumière de la cheminée. « *Il n'y entrera rien de souillé, aucun artisan d'abomination et de mensonge* ». Le « y » faisait référence au paradis dans l'Apocalypse. Ici, il pouvait signifier le refuge de l'ancien psychiatre. « *Apocalypse* » qui lui-même veut dire révélation, soit promesse de renouveau et non de destruction. Quelque chose me disait que cette pierre était la clé de tous les mystères de Novenham. La suite de la phrase était tout aussi explicite : si le Contiencax faisait revivre les souvenirs les plus douloureux et accéder à la vérité, alors seul celui qui l'avait consommé pouvait accéder au bunker. Fort de cette analyse et de ce premier indice, je m'endormis après avoir rangé la pierre dans mon attaché-case.

Au matin, je rencontrai Lara et Serge assis sous les vignes mortes de la terrasse. Il faisait particulièrement chaud, c'est pourquoi ils avaient décidé de se restaurer en plein-air. Une pile de documents menaçait la stabilité d'une fragile tasse de café par son exubérance sur la table. « Ce sont les factures et devis de toutes les entreprises spécialisées dans la construction de bunkers. Aucun n'a été fait ou demandé pour Novenham » :

- Je ne pense pas qu'il s'agisse vraiment d'un bunker, répondis-je. Que dit exactement Novenham dans son testament ?
- Il parle d'une « forteresse creusée dans le roc, un vrai rempart aux imprudents et à tous ceux qui désireraient s'emparer de mon secret. Là se trouve ma plus grande découverte, celle qui permettra à l'initié d'emprunter l'autre voie ». Nous avons immédiatement pensé à un bunker.

- Sauf que nous avons les nouvelles indications de Novenham, continuai-je. J'ai bien réfléchi, je crois que la deuxième qu'il a prononcée veut parler d'une île. Sûrement sur le Léman, car je ne vois pas d'autre plan d'eau assez grand à proximité. Il parle d'un roc, donc, c'est sûrement celui sur lequel est construit la fameuse forteresse. Forteresse qui doit être très ancienne, car elle est construite dans un style gothique selon la première indication d'Albert. Lara, y a-t-il une île sur le lac avec une forteresse construite dessus ?

Lara réfléchit un temps. « Il y a bien l'île de Peilz, là, en bas » répondit-elle en montrant un point vert au large de Villeneuve. « Mais elle est bien trop petite pour contenir quelconque maison ou forteresse » ajouta-t-elle. Mon regard glissa sur la surface lisse du lac, lorsqu'un détail attira mon attention. Le château de Chillon.

- Lara, redemandai-je, le château de Chillon, est-il construit sur une île.
- Oui, techniquement, un chillon veut dire un pan de roc émergé en vieux patois. Aujourd'hui, le château constitue plutôt une presque-île, car il est relié au rivage artificiellement. Mais je ne vois pas où vous voulez en venir, si... Elle s'interrompit, et parut prendre conscience de mon idée. Elle sortit brusquement et entra dans la maison. Elle en ressortit après cinq bonnes minutes, essoufflée, tenant dans la main un recueil de poèmes de Lord Byron. Elle en tourna les pages et s'arrêta sur une feuille jaunie. *Le Prisonnier de Chillon*, lut-elle à voix haute. Elle commença la lecture du long poème. Ce dernier racontait l'emprisonnement d'un pauvre bougre dans les cachots du château. Elle s'arrêta deux fois, lorsqu'elle retrouvait les vers de Novenham.

Nous partîmes pour Montreux dans l'après-midi. Serge dut montrer patte blanche pour entrer dans le château. Nous passâmes sous les voûtes et les arcades fortifiées. L'imposante masse du fort semblait nous écraser. Les tours carrées recelaient je ne sais quel parfum de mystères et de souffrances. Les lambris de sapins nous survolaient à mesure que nous pénétrions dans l'enceinte de cet havre de force. Nous entrâmes enfin dans le souterrain du château. Des piliers soutenaient des voûtes gothiques, et

un pan de roc émergeait du sol jusqu'au plafond. Le calcaire était fort. Si Novenham avait voulu creuser son refuge ici, il était très peu probable que l'on ne s'en soit pas rendu compte dans le château. Nous demandâmes aux gardiens du fort s'ils savaient quelque chose. Ils nous avouèrent après quelques billets judicieusement calculés que Novenham avait bien exhumé une grotte dans le pan de roc du chillon. Ils acceptèrent, après d'autres billets, de nous amener à l'endroit. Une solide porte en métal défendait l'entrée de la grotte. Elle avait une serrure étrange, aux formes particulières. Lorsque j'approchais ma lampe de la serrure, celle-ci sembla s'iriser d'une lumière rouge ou rosée. Lara et Serge étaient remontés chercher des outils pour forcer la porte. Je sortis la pierre et l'insérai dans la serrure. Celle-ci reconnut sa clé, et tourna. Lorsque je rentrais dans la caverne, la porte se referma brutalement derrière moi. J'avais seulement pu récupérer la pierre. Au fond de la grotte, une porte en bois sans serrure, avec seulement une poignée, attendait d'être ouverte. Dessus était écrit : « *Il n'y entrera rien de souillé, aucun artisan d'abomination et de mensonge* ». Dans toute la pièce, une myriade de produits et de livres s'entassait. Sur une table, un feuillet incitait ostensiblement la curiosité à s'approcher. Je lus le texte. C'était une liste. Celle de tous les produits et méthodes, leur utilisation, efficacité et recette pharmaceutique. Je lus des descriptions de produits avec des effets si terribles que cette fois-ci mes convictions morales furent ébranlées. Il ne fallait pas que ce carnet ni ces produits ne tombent aux mains de gens comme Galsdon et Lara. Une dernière feuille attira mon attention. Elle parlait de la porte. Voici ce qui disait le texte :

« Mon cher Évariste, tout vous ramène inexorablement à moi. Sachez que je ne vous en veux pas. Vous savez tout aussi bien que moi l'ampleur de mes découvertes. Il ne faut pas qu'elles tombent entre de mauvaises mains. Je vous prie de les détruire. Pour ce qui est de la porte, serez-vous assez pur d'âme et conscience pour entrer dans un monde meilleur ? Albert Erwin Novenham ».

Ce récit me stupéfia. Comment un homme dont j'avais participé à la mort pouvait-il m'avoir écrit un texte aussi clair et direct. Je ne comprenais plus rien.

Lorsque j'écris ces dernières lignes, je sens mon esprit flancher. Je ne sais plus où mettre la barrière de la réalité et de l'incompréhensible. Depuis que j'ai pris le Contiencax, ma vision du monde est altérée. Je viens de brûler l'entièreté des œuvres de Novenham. Il ne reste plus rien que la porte de bois. J'entends Lara et Serge frapper et crier derrière la porte en métal. Je vais entrer dans ce monde meilleur qu'il me promet. Ce sont mes derniers mots, je vais entrer. Je vais enfin être libéré. J'entre.

Lorsque Lara Dufot et Serge Galsdon eurent enfin réussi à ouvrir la porte, il n'y avait plus rien. Seuls subsistaient quelques cendres et le texte que vous venez de lire. Il n'y avait pas plus de porte que d'Évariste Korakine. La réputation de ce grand psychiatre a pris un coup depuis la publication de ce texte en 1991, nommé à juste titre « Le Testament Korakine ». Lara et Serge ont été arrêtés et interrogés. À part les étranges visions et la fin pour le moins extraordinaire, tout concorde dans leur récit. Le manoir de Kräheberg a été mis en vente, et détruit en 1984 par un particulier qui érigea à la place un superbe jardin. On raconte qu'il aurait été victimes de visions qui lui auraient ordonné de démanteler la superbe maison.

Je dois avouer ma perplexité face à ce texte. Je ne sais que penser. C'est la raison pour laquelle je vous donne le choix. Korakine a-t-il écrit ce texte sous l'emprise de psychotropes, ou a-t-il raison sur toute la ligne ? À vous de choisir l'option que vous préférez, sachant qu'elle peut vous donner plus d'espoir que l'autre. Soyez libre, et ne vous laissez pas abattre par ce que vous êtes. Vivez dans le présent et profitez-en.

Jacob Alexandre SCHMID, archiviste médical

Extrait du rapport sur les évènements liés aux activités des psychiatres Évariste KORAKINE et Albert Erwin NOVENHAM. Analyse du testament de KORAKINE et conclusions.

Texte classé et rangé dans les Archives Sociales Suisses, secteur Médecine, groupe Psychiatrie

Fait à Zurich, le 25 janvier 2001

Le journal des rêves et des ombres

Dimanche 11 février :

Bonjour cher journal, je ne sais pas trop pourquoi j'ai eu cette soudaine envie de commencer à écrire... Peut-être ai-je simplement envie de me dire que je pourrai relire cette période de ma vie plus tard. Je crois que je regrette que certains moments de mon passé se soient effacés de ma mémoire. Enfin peu importe. Je ne suis pas sûre de savoir comment écrire un journal intime mais je vais essayer.

Je m'appelle Alice et demain je rentre dans ma nouvelle école. J'espère sincèrement qu'elle sera mieux que la dernière. Je ne sais pas si je supporterai de revivre cet enfer. Dans tous les cas, j'ai extrêmement hâte même si le stress envahit toutes mes pensées. J'espère me faire des amis, je ne suis pas très sociable donc je prie pour que tout se passe pour le mieux...

Bon, je te laisse pour ce soir mon cher journal. D'ailleurs, je ne sais toujours pas pourquoi cette appellation « cher journal » mais ça m'amuse, alors pourquoi pas ? De toutes façons, ce n'est pas comme si quelqu'un allait lire ce carnet sur ma vie donc peu importe...

Enfin bon, cette fois-ci je te laisse vraiment. A demain, j'espère que mes nouvelles seront bonnes.

Lundi 12 février :

Je viens à peine de rentrer mais j'avais besoin de te faire part de ma journée. J'ai d'ailleurs à peine salué ma mère. Il faudra que je m'excuse tout à l'heure mais j'avais absolument besoin de coucher mon ressenti sur le papier.

En un mot : l'enfer. Enfin, si on compte le déterminant ça fait deux mots mais je ne pense pas que ce soit important. Personne ne lira ce journal de toutes façons. Et si certains le font, il faudra sans doute leur expliquer la définition du mot intime.

Enfin, ce n'est pas l'important, je ne sais pas pourquoi je m'attarde là-dessus. Pour en revenir à ma journée, c'était affreux. Dès le départ, j'ai réussi à me perdre dans les bâtiments, pour ma défense, il y avait bien trop de couloirs. J'ai fini par demander mon chemin mais le groupe que j'ai interpellé m'a à peine regardée avant de s'en aller. Heureusement, j'ai fini par trouver un surveillant qui a bien voulu m'indiquer le chemin jusqu'au bureau du proviseur.

Mais j'ai quand même fini par arriver en retard dans ma classe. En plus, pour ne rien arranger, la prof n'a même pas cherché à cacher son mépris pour moi. Elle s'est même permis une blague. J'espère que mon esprit ne l'a pas encore trop déformée car je tiens à la véracité de mon carnet, si mes souvenirs sont bons, elle a dit :

« Accueillez votre nouvelle camarade, elle a déjà changé de lycée beaucoup de fois, on se demande d'ailleurs pourquoi quand on voit la couleur de ses yeux. »

Le sarcasme que j'ai senti dans la voix de la professeure m'a choqué mais le pire c'est que toute la classe a rigolé, déjà que je ne suis pas sociable, si on ne m'aide pas je ne vais pas y arriver. Comme si avoir des yeux vairons n'était pas déjà suffisamment pénible. Je sais qu'ils sont bizarres alors pas besoin d'en rajouter !

En tout cas, j'ai hâte d'avoir mes cours de spé, là au moins les autres élèves viendront peut-être me parler parce que pour l'instant, j'ai juste passé ma première journée totalement seule. Enfin bon, ce n'était que le premier jour. Cela sera peut-être différent demain, du moins j'espère parce que des journées comme celles-ci non merci !

Ma mère m'appelle, je dois te laisser cher journal, à demain. J'espère avoir de meilleures nouvelles à t'annoncer.

Matin du mardi 13 février :

Bonjour cher journal, je ne suis pas encore au lycée mais je voulais absolument te faire part de mon rêve, il était incroyable !

J'étais dans un monde totalement différent du nôtre. Je ne me rappelle déjà plus de tout, après tout, les rêves sont éphémères. En tout cas, je me rappelle être allée dans un monde fantastique, entouré de magie et je pouvais manier le feu.

J'étais tellement puissante que tous les autres voulaient venir me parler. En plus, j'étais dans une équipe avec d'autres personnes extrêmement puissantes et on était tous amis ! C'est mon rêve d'avoir des amis comme ça, c'est peut-être pour ça que mon subconscient m'a conduit dans ce monde.

Pour en revenir à mon rêve, je crois même qu'on a même sauvé le monde !

Je te laisse, mon bus vient d'arriver devant le lycée, à ce soir cher journal. Je te raconterais ma journée en priant pour qu'elle soit aussi incroyable que mon rêve !

Soir du mardi 13 février :

Je ne sais même pas comment je pourrais décrire ma journée. Je crois que j'ai surtout envie de me blottir sous mes couvertures aujourd'hui... Pour me replonger dans mes rêves, j'espère que je m'en souviendrai mieux demain matin.

Matin du mercredi 14 février :

Encore une fois mon rêve était merveilleux, j'ai eu envie de le retranscrire pour m'en souvenir plus tard.

Au départ, ça ressemblait plutôt à la vie réelle, je commençais une journée parfaitement banale de cours au lycée même si personne ne venait m'embêter pour une fois.

Et puis soudain, en plein cours de français, une ombre gigantesque s'est répandue dans toute la salle en criant des mots incompréhensibles dans une langue étrange. Et puis, la sorte de créature de ténèbres m'a regardée droit dans les yeux et j'ai senti une vague de froid envahir tout mon organisme.

C'est à ce moment crucial que la sonnerie de mon réveil a retenti pour me tirer de mon rêve.

Soir du mercredi 14 février :

Désolé pour mon retard. J'ai fini ma journée à midi mais je me suis directement plongée dans mes devoirs. Après tout, les profs nous en ont donnés énormément. Et puis j'imagine que je n'avais pas envie de me replonger dans les souvenirs de la journée.

Pourquoi dès qu'on est un peu différent on se fait embêter ? Ce n'est pas ma faute si mes yeux sont de deux couleurs différentes ! Je n'ai jamais demandé ça moi ! Alors pourquoi les autres me rabaisent et se moquent ?

J'ai juste envie d'aller dormir. Peut-être que demain tout aura disparu. J'aimerais tellement que ce soit un rêve, pour pouvoir me réveiller dans l'un de ces mondes fantastiques que je vois à chaque fois que je m'endors. Si seulement la réalité pouvait être inversée.

Bon, je dois aller dormir. A demain cher journal.

Matin du jeudi 15 février :

Je ne sais pas comment j'ai fait mais j'ai réussi à reprendre mon rêve exactement là où je l'avais laissé hier. C'était incroyable. Encore une fois j'ai décidé de l'écrire dans mon carnet pour vérifier ma théorie. Peut-être que le fait de relire mes anciens rêves avant d'aller dormir me permet de le reprendre là où je l'ai laissé.

Un éclat de glace a soudainement jailli de ma main pour transpercer le monstre de ténèbres pile au niveau du cœur.

J'ai alors regardé autour de moi et j'ai vu un garçon qui m'observait avec un air impressionné. Je ne me souviens plus exactement de son apparence mais je me rappelle très bien de la chaleur de sa voix quand il m'a dit : « Tu t'es égarée ? Je pense que notre monde te conviendra mieux que le monde humain ».

Malheureusement je ne me souviens plus très bien de la suite de mon rêve mais il me semble qu'il m'a demandé de le suivre et, que comme dans tous les romans fantastiques qui se respectent, il m'a expliqué que je venais d'un autre monde et que je possédais des pouvoirs incroyables qui pouvaient sauver tous les mondes confondus. Il m'a ensuite dit que rester dans le monde réel serait trop dangereux pour ma famille avant de me conduire dans son monde.

Je l'ai suivi dans une sorte de portail étrange qui brillait d'une lueur bleutée et je me suis soudain retrouvée dans une rue. Mais ce n'était pas n'importe quelle rue, toutes les maisons qui la constituaient étaient bâties avec plein de cristaux différents : de l'émeraude, du diamant, du rubis, du saphir... Il y avait tellement de couleurs. Et tout brillait de façon féérique.

C'est à ce moment-là que mon réveil a retenti. Je me suis sentie presque déçue, ce rêve était tellement réel, j'ai vraiment cru que c'était la vraie vie. J'aurais d'ailleurs tellement préféré rester dans ce monde un peu plus longtemps.

Matin du vendredi 16 février :

Cette nuit encore, j'ai fait un rêve incroyable. Toujours la suite de celui d'hier.

Cette fois-ci, je me suis retrouvée sur une place bordée de maisons en cristal. Au centre, se trouvait une gigantesque fontaine de diamants qui reflétait la lumière avec tant de puissance qu'on aurait dit qu'elle était magique. L'homme qui m'avait amenée dans ce monde avait disparu, me laissant toute seule dans cet endroit inconnu.

Rapidement, j'avais décidé d'aller faire un tour dans la ville. On trouvait plein d'échoppes contenant des objets plus merveilleux les uns que les autres, des plantes insolites et des animaux dont je n'avais entendu parler que dans des livres ou des contes mais que je n'avais jamais réussi à imaginer dans la vraie vie.

Alors que j'observais attentivement une des échoppes où un dragon était attaché avec une petite chaînette dorée, une fille d'à peu près mon âge s'approcha de moi pour me dire : « C'est la première fois que tu viens en ville ? Les griffons sont des créatures merveilleuses n'est-ce pas ? ».

Bien que je ne parvienne pas à me souvenir de son visage, je me rappelle de la douceur de sa voix et de l'éclat étincelant de son sourire.

C'est ce moment précis que mon réveil a choisi pour sonner. J'ai alors dû me tirer avec regret de l'incroyable réalité de ce monde. Un chemin s'était tissé entre mes rêves et la réalité.

Dimanche 18 février :

Bonjour cher journal, c'était incroyable aujourd'hui, ma mère m'a amenée faire une balade en forêt, j'ai eu l'impression de retrouver l'ambiance féerique que je vois chaque soir dans mes rêves !

En plus, j'ai mangé au restaurant. Ma mère voulait me faire plaisir parce qu'elle voyait que je n'allais pas bien. Je vais essayer de moins l'inquiéter maintenant, je ne veux pas qu'elle se sente mal par ma faute.

Enfin bon, demain l'école reprend. J'espère que je me ferais des amis cette semaine ! A bientôt cher journal.

Matin du Lundi 19 février :

Le chemin de mes rêves n'a pas voulu s'ouvrir de tout le week-end. Mes nuits restent obstinément d'un noir profond. Rien ne vient troubler le silence de la nuit. Je me perds.

Soir du lundi 19 février :

Rebonjour cher journal, j'ai passé une super journée aujourd'hui ! Pourtant ça avait mal commencé. Je vais t'expliquer depuis le début, ça s'est passé pendant la pause déjeuner.

Je venais à peine de poser mon plateau sur la table qu'un garçon est venu vers moi entouré de ses amis. Il m'a insulté en me traitant de tous les noms puis il a renversé mon plateau par terre. J'allais le ramasser sans rien dire lorsqu'une fille s'est interposée et a pris ma défense. Elle a pris ma défense ! Je n'en revenais pas !

Et après, elle s'est même installée à ma table pour manger ! On a discuté un long moment puis à la sonnerie on est allé en cours. Mais, cette fille m'a quand même parlé ! J'espère qu'on pourra devenir amies, ça fait tellement longtemps que je n'en ai pas eu, je ne suis même plus sûre de savoir ce que ça fait.

Je te raconterai la suite demain cher journal car je dois maintenant aller me coucher.

Mardi 20 février :

Bonjour cher journal, aujourd'hui aussi c'était génial, j'ai passé ma journée avec la fille d'hier, elle s'appelle Hanna. Elle est super sympa, on est dans la même classe en anglais et en italien donc, on s'est mises à côté pour les cours.

Puis on a mangé à la cantine et elle n'a même pas fait la moindre référence à la couleur de mes yeux. C'était une journée incroyable, j'ai tellement hâte d'être demain pour la revoir ! J'avais oublié à quel point c'est agréable d'avoir une amie à qui parler.

Je vais te laisser là cher journal, je te reprendrai demain. J'espère que ça va rester aussi génial, c'est la première fois depuis super longtemps que j'ai envie d'aller à l'école.

Mercredi 21 février :

Bonjour cher journal, la journée d'aujourd'hui été beaucoup trop courte. J'avais envie qu'elle dure éternellement. Ce matin, j'ai retrouvé Hanna devant le lycée et on est allé en cours d'italien ensemble. On a bien rigolé, la prof nous a parlé d'un projet pour partir en Italie mais je ne sais pas si elle a réalisé que personne dans notre classe ne sait aligner plus de trois mots d'italien !

Enfin après ça pourrait être sympa si je peux partir une semaine en Italie avec ma nouvelle amie.

En tout cas, j'ai hâte d'être demain pour pouvoir lui reparler. Je vais aller me coucher, à bientôt cher journal.

Jeudi 22 février :

Cher journal, aujourd'hui était un jour formidable. Mon amie m'a proposé d'aller faire du shopping ce week-end et ma mère m'y a autorisé. J'ai tellement hâte d'y être !

En plus, aujourd'hui j'avais plein d'heures de perm et Hanna aussi vu que c'est un jour de grève. Du coup, on est allé au CDI pour lire. On a les mêmes goûts pour les livres, elle aussi elle est fan de livres fantastiques. Et on est toutes les deux d'accord pour dire que rien ne vaut le Hobbit de Tolkien, c'est clairement le meilleur livre au monde même ! Mais, je dois avouer que certains classiques ne sont pas mal non plus, notamment Emile Zola qui est super intéressant dans ses propos.

On a aussi beaucoup parlé. Apparemment, il y a beaucoup de clubs dans le lycée, même un de littérature classique, il faudra peut-être que je vois pour m'y inscrire, ça pourrait être intéressant et Hanna en fait déjà partie.

Je vais aller me coucher cher journal, à demain.

Vendredi 23 février :

Aujourd'hui aussi c'était super cher journal. J'ai rejoint Hanna dès l'arrivée au lycée et on est allé en sport. Elle a demandé à changer de groupe pour être avec moi. On a fait du basket, c'était amusant. J'ai même réussi à m'intégrer dans l'équipe et il s'avère que je ne suis pas si nulle en sport quand on me laisse ma chance.

Après, je suis allée en anglais et la prof nous a donné des exercices de grammaire qu'on a fait ensemble avec Hanna, c'était amusant, elle est super forte en anglais en plus. Apparemment, elle a de la famille en Angleterre. Ça doit être super mais c'est quand même dommage parce qu'elle ne peut pas les voir beaucoup à cause de la distance.

J'espère que je pourrais voyager moi aussi quand je serai plus grande. Je rêve de faire le tour du monde et de rencontrer de nombreuses personnes

avec d'autres cultures. Mais pour ça, il faut que j'apprenne à vraiment parler anglais et malheureusement, je ne pense pas que les trois heures par semaine qu'on a au lycée suffiront.

Enfin bon, je vais te laisser cher journal, il commence à être tard et demain je vois Hanna, on va aller en ville. J'ai super hâte. Je te raconterai tout ça en détail cher journal.

Samedi 24 février :

Alors cher journal, je n'arrive même pas à décrire ma journée. Je ne suis même pas sûre de savoir ce que je ressens à ce sujet. Je me sens juste vide et ma gorge est serrée. Je pensais avoir enfin trouvé une amie qui me comprenait mais en fait, elle m'a trahi. Elle s'est juste servie de moi pour rigoler. Je n'oublierai jamais le regard de dégoût qu'elle m'a lancé lorsqu'elle m'a dit, je cite :

« Comment j'aurais pu être amie avec un monstre comme toi ? Franchement, il faut être fou pour vouloir rester en ta compagnie. Rien que te voir m'énerve. En plus, qui aime les vieux livres sérieusement ? Tu me dégoutes, tu ne mérites même pas de vivre »

Ce qu'elle m'a dit je suis sûre de ne pas l'avoir déformé, ça tourne en boucle dans ma tête depuis que je l'ai entendu. Mais après tout, peut-être qu'elle a raison ? Peut-être que je ne mérite pas de vivre ? Qui serait triste si je mourais ? Même ma mère, ça la soulagerait d'un poids. Elle serait peut-être un peu triste au début mais ça lui ferait du bien sur le long terme. Enfin bon, j'essaie de pas y penser parce que la mort me fait peur. Qui sait ce qu'il y aura de l'autre côté ? Ça serait peut-être pire ? Même si je ne vois pas trop comment ça pourrait l'être...

Je te laisse cher journal, je vais dormir. Peut-être qu'en me réveillant, je découvrirais que tout cela n'était qu'un cauchemar.

Dimanche 25 février :

Malheureusement, ça n'en était pas un.

Matin du lundi 26 février :

J'ai encore fait un rêve incroyable, j'aimerais tellement qu'il se réalise !

Soir du lundi 26 février :

Encore une journée horrible. J'aimerais tellement que tout ça s'arrête ! Pourquoi Hanna m'insulte-t-elle comme ça ? Je ne lui ai rien fait, je voulais juste avoir une amie. Ça ne lui a pas suffi de me trahir ?

Matin du mardi 27 février :

Encore un rêve incroyable, si seulement je pouvais m'endormir pour toujours, rester dans ce monde incroyable. Sur le chemin des rêves.

J'ai ouvert les yeux dans une forêt verdoyante d'une beauté irréaliste. J'étais entourée de plein de personnes chaleureuses avec qui on organisait un feu de camp.

Je ne sais pas pourquoi mais cette ambiance me paraissait familière, comme si ce n'était pas la première fois que je la vivais. J'avais l'impression de flotter dans un cocon de douceur autour de la chaleur de ce feu de camp, entourée de mes amis, de vrais amis, qui ne m'auraient jamais trahie. Des amis, avec qui je pouvais discuter de tout sans le moindre jugement, la moindre crainte d'être rejetée.

C'était un moment de partage confortable et bienveillant. J'aurais voulu qu'il dure pour toujours. Qu'il soit éternel. Mais mon réveil m'a rapidement ramenée à la réalité. Cette vie aussi splendide soit-elle est éphémère. Ce

n'est pas la réalité. La réalité, c'est le lycée et toute la souffrance qu'il implique.

Soir du mardi 27 février :

J'en peux plus, c'est trop dur, je veux juste partir, m'envoler dans un autre monde, sur un autre chemin que cette voie d'horreur !

Matin du jeudi 28 février :

Encore une fois je veux m'enfuir dans ce monde. Emprunter ce chemin à jamais. Je veux m'envoler dans les cieux que j'ai parcouru cette nuit quand mon inconscient m'a appelé.

Cette nuit encore, je me suis retrouvée dans un monde fantastique peuplé de créatures splendides toutes plus impressionnantes les unes que les autres.

Je me suis tout d'abord retrouvée en haut d'une gigantesque montagne sur une sorte de plateforme qui semblait faire office de temple pour les habitants de ce monde. J'étais dans un groupe d'une gentillesse incroyable. Parfaitement bien intégrée, sans discrimination ou insulte d'aucune sorte.

Tandis que je commençais à me demander ce que l'on faisait là, un vol de créatures majestueuses m'interrompit dans ma réflexion en un rugissement féroce. Puis, quelques secondes plus tard, un griffon splendide à la fourrure blanche comme la neige et aux yeux et à la crinière enflammés se posa doucement à côté de moi en m'observant de ses yeux tranquilles remplis d'un feu inextinguible. Je sentais dans tout mon être qu'il ne me voulait aucun mal.

La beauté de la créature me fit oublier sa dangerosité jusqu'à ce qu'il commence à tourner autour de moi. Cependant, loin de m'intimider, ce

geste me remplit étrangement de joie et je tendis ma main pour frôler la douce fourrure du griffon du bout des doigts.

La gigantesque bête se mit alors à ronronner avec force jusqu'à s'allonger devant moi pour me laisser monter sur son dos. Une fois qu'il se fut assuré de ma stabilité, il déploya ses splendides ailes blanches teintées de givre pour se propulser dans le ciel bleu dans lequel mes problèmes se dissipèrent immédiatement emportés par la caresse confortable du vent sur ma peau.

Une fois de plus, mon bonheur fut brisé par le son strident de mon réveil. Je sortis alors avec grand regret du ciel bleuté dans lequel je baignais et m'éloignais du réconfort apporté par ma confiance mutuelle avec le somptueux griffon.

Soir du jeudi 28 février :

J'ai tellement envie de partir !

Matin du vendredi 29 février :

Je ne sais pas si je pourrais tenir encore une journée loin du confort improbable de ce chemin. C'est comme une autre réalité qui m'attire inexorablement à elle dans un cocon de paix. J'ai de plus en plus hâte de l'arrivée de la nuit pour vivre dans cet idéal tout ce que je n'ai pas dans ce bas monde.

Cette fois-ci je me trouvais entourée d'un groupe d'amis tous plus gentils et loyaux envers moi et les autres membres du groupe les uns que les autres.

Dans cette ambiance fraternelle, les discussions étaient légères et agréables sans prise de tête et dépourvues de toute forme de méchanceté. L'air ambiant avait la douce odeur de la tarte aux pommes en train de cuire dans le four.

Nous préparions désormais la deuxième fournée du délicieux dessert. J'avais pour mission de découper les pommes en petites tranches en retirant le trognon, je m'en acquittais d'ailleurs avec joie en discutant avec l'une de mes amies. Pour une raison inconnue, j'avais l'impression de connaître cette fille comme si nous avions passé toute notre vie ensemble ou vécu des aventures si extraordinaires que l'on n'aurait pas pu se détester.

Pourtant, je ne distinguais pas son visage qui me semblait comme flouté, elle avait cependant de grands yeux verts pétillants et de splendides cheveux bruns qui descendaient jusqu'à sa taille. C'est tout ce dont je parviens à me rappeler d'elle malgré notre proximité apparente dans cet univers.

Puis alors que je discutais sereinement en réalisant qu'il n'y avait presque plus de pommes, le bruit infernal du réveil me tira de mon songe paisible pour me ramener dans ce monde de haine et d'insulte.

J'arrive à mon lycée. A dieu à bientôt cher journal.

Midi du vendredi 29 février :

Désolée maman, j'espère que tu trouveras ce carnet enfoui dans mon sac et je prie pour que tu le lises ou au moins ce passage. Je préfère que tu le lises dans mon carnet que sur une simple lettre... Comme ça, même si je ne suis plus là pour t'expliquer ce qu'il m'est arrivé pour en arriver là, tu pourras le comprendre si tu le souhaites en lisant le reste des pages de ce journal. Cependant ne vois surtout pas ça comme une obligation.

Désolée, c'était trop dur. J'en pouvais plus. Chaque jour les insultes me brisaient un peu plus et seuls mes rêves me permettaient de tenir. Alors j'ai préféré partir pour de bon. J'espère que cet autre chemin m'attend de l'autre côté.

En tout cas je t'aime maman, sache que tu seras à tout jamais dans mon cœur, peu importe ce qu'il y a de l'autre côté. Et je sais que c'est cruel mais j'espère sincèrement que tu vivras une longue vie débarrassée de tous les problèmes que je t'ai causé.

J'espère te revoir un jour maman. Tu es la seule chose qui va me manquer sur le nouveau chemin que j'emprunte. A un de ces jours quand tu me rejoindras toi aussi, j'espère dans le plus longtemps possible. On se retrouvera de l'autre côté.

Sache que je t'aime.

Alice.

Chaos dès l'origine

Ses larmes coulaient en silence si bien qu'on entendait toujours les cigales à travers les fenêtres ouvertes en ce mois de juillet. Elle se tourna vers l'homme ou plutôt l'épave qui se trouvait en face d'elle, son mari.

-Tu ne penses qu'à toi ! Hurla-t-elle en déambulant dans le salon tout en poussant la porte de toutes ses forces pour ne pas laisser les enfants écouter la discussion.

-Je sais que je n'ai pas toujours été correct Anna mais...

Du trou de la serrure, je la vis prendre sa tête entre ses mains sur le comptoir de la cuisine puis prendre une grande inspiration. Sa cigarette tremblait dans sa main, tout son corps tremblait en fait, et ses yeux noirs semblaient immenses tant elle abordait un air ahuri. Elle avança vers lui, pas après pas pointant sa cigarette sur le haut de son crâne, elle parla calmement.

-Tu vas quitter cette maison et maintenant je ne veux plus jamais que tu t'approches de mes enfants.

-Non, murmura-t-il.

Il avait prononcé ce non doucement de manière presque inaudible et cela n'allait pas avec son allure froide et menaçante et le fait qu'il dépassait Anna de deux têtes environ, alors il se reprit.

-Ce sont NOS enfants Anna ! Hurla-t-il à son tour en brisant la bouteille qu'il tenait entre ses mains au sol.

Anna recula en lâchant sa cigarette qui vint s'écraser sur le sol, s'éteignant au contact du whisky qui maintenant empester la pièce, le couloir aussi puait l'alcool d'ailleurs, ce couloir ou Louis et moi nous nous trouvions, moi 7 ans, lui 4 ans, cramponné dans mes bras.

Anna renchérit :

-Tu ne t'en es jamais occupé..., ça n'a toujours été que ta bouteille et toi ! Hurla-t-elle si bien que sur le dernier mot, sa voix se brisa dans les aigus.

Mon père avança vers elle, les paumes levées vers le ciel, comme annonçant un cessez le feu.

-Anna je t'en prie...

Anna le dévisageait les yeux noirs de larmes. Son mascara avait coulé si fort qu'il gouttait maintenant sur son tee shirt.

-S'il te plaît Hans, ne rend pas les choses plus compliquées... murmura-t-elle le suppliant du regard.

Il leva la main sur elle et lui agrippa les cheveux et l'envoya valdinguer contre le mur comme une vulgaire poupée.

Ensuite, il la fixa de ses yeux durs et s'avança vers elle, puis au dernier moment se tourna vers le mur.

Hans cogna le mur avec fureur, enchaînant les coups comme sur un pushing ball et son poing en ressortit ensanglanté. Au même moment, Anna hurla de frayeur et recula.

Je portai ma main à ma bouche pour étouffer mon cri.

Le monde était sur pause. Tout avait ralenti à la seconde où son point s'était écrasé sur le mur ou plutôt *dans* le mur.

Hans regarda son point. Il regarda Anna qui se cramponnait à l'étagère derrière elle. Il se rendit compte de la peur qu'il lui avait infligée lorsqu'il croisa son regard. Ses yeux étaient perdus et valsaient entre le poing de l'homme qu'elle avait aimé et le mur maintenant bossu sous les coups de cet homme devenu à cet instant, une menace pour son monde et un monstre à ses yeux.

Il recula alors à son tour, les yeux remplis d'horreur puis Hans se dirigea vers la porte en titubant.

Il claqua la porte.

Hans c'était mon père. Hans je ne pensais plus jamais le revoir après ce soir là où il nous avait abandonné moi et ma famille, ce soir-là, ou j'avais assisté à sa transformation en un animal enragé à cause de l'alcool.

Pourtant Hans était devant moi 10 ans plus tard.

-Coucou Mégane dit-il un sourire immense aux lèvres tout en remplaçant ses lunettes de soleil sur sa chemise.

Je le regardai sans rien dire. Pourquoi avais-je ouvert la porte déjà ? Ah oui je croyais que c'était le livreur... L'homme devant moi où devrais-je dire mon inconnu de père, me fixait comme attendant une réponse à son coucou plus que gênant pour moi.

En même temps, que voulez-vous dire à un presque inconnu se pointant 10 ans après avoir provoqué le chaos dans votre vie ? Mon cœur était vide, je ne sentais rien d'autre que du vide pour lui. Je me cramponnai à la porte que je regrettai très sérieusement d'avoir ouvert sans avoir vérifié l'œillère. Puis, je me concentrai de nouveau sur cette situation qui me mettait, soyons clair, très mal à l'aise. Heureusement, mon petit frère était déjà parti à l'école il ne savait rien de mon père et en avait des souvenirs vagues, chaotiques.

-Qu'est-ce que tu fais là ? Demandais-je.

-Meg je voulais te revoir... ton frère et toi vous avez grandi sans moi et j'ai changé je ne suis plus l'homme que j'étais.

Ma main était crispée sur la porte, je n'avais qu'une envie lui claquer au nez. Mais même si j'en avais envie ma main tremblait sur la poignée. Je reportai mon attention sur l'homme en face de moi, faisant une analyse de ce qu'il était devenu : grand, brun, légères rides sur son front, une trace sur l'arcade sourcilière d'une ancienne blessure, mais propre sur lui, une Rolex au poignet et surtout en bonne santé et *sobre*, était-ce vraiment mon père ?

Cette situation me semblait lunaire et je me pinçai discrètement la main droite, peut-être était-ce un mauvais rêve ... ? Cependant je le vis me fixer avec une bonne humeur écœurante et je compris mon tort, il était bien là. Il fit un pas en avant, je reculai.

Son regard se transforma, il devint (presque) sincèrement triste.

-Je ne te veux pas de mal. Affirma-t-il d'une toute petite voix.

-Pas de mal comme à maman ? Rétorquais-je.

-Meg.. Je suis sorti de ce mauvais chemin...Laisse-moi rentrer...

Je le regardai sans rien dire. Je ne savais pas quoi lui dire en réalité, comprenez-moi, mon père était devant ma porte me demandant le pardon alors qu'il était environ 8h30 et que 10 minutes plus tôt je n'aurais même pas pu vous le décrire physiquement tant il m'était inconnu. Je repris mes esprits.

-Ecoutez vous n'êtes personne pour moi, je ne veux pas vous paraître rude mais vous feriez mieux de partir, il me semble que partir, abandonner vos enfants c'est familial non ? Alors tenez-vous en à ce que vous savez faire de mieux. Lui dis-je.

J'entendais des pas se rapprocher. Et je les reconnus, ma mère.

Ma mère vint donc sur le pas de la porte à son tour, sans doute se demandait elle pourquoi le livreur me parlait aussi longuement manque de pot ce n'était pas mais alors pas du tout le livreur, et je crois qu'elle autant que moi en était bien embêtée.

Son regard se posa sur moi puis sur l'homme devant moi, sur le perron.

Son visage s'effondra.

-Hans ...? murmura-t-elle.

-Anna. Dit-il en la dévisageant. Ce regard qu'il posait sur elle était tellement pris de regrets, tellement dur à soutenir pour ma mère qu'elle baissa son regard tout en mordillant sa lèvre inférieure, symbole de stress chez elle.

-Qu'est-ce que tu fais là ? demanda t'elle, préoccupée.

-Je peux rentrer ? Demanda-t-il. Ma mère le regarda droit dans les yeux, prête à refuser mais quelque chose se passa dans son regard, une lueur de peur.

-C'est que ... Bredouilla-t-elle.

-Anna, laisse-moi rentrer. Répéta-t-il d'un ton de voix un peu plus puissant.

-D'accord. Dit-elle en le dévisageant d'un regard que je ne lui connaissais pas.

Il posa son regard sur moi, moi et mon regard qui le suppliait de ne pas rentrer ; de reprendre ses chaussures de luxe, son costume à 3000 euros et sa Rolex qui tout comme lui sentait l'argent et de repartir d'où il venait. Cependant, il n'écoula pas ma prière silencieuse et hochait la tête puis posa un pied dans ma maison. Dans son ancienne maison. Ses yeux se balançaient sur tous les murs, les meubles, les cadres photos cherchant évidemment ce qui avait changé depuis son départ. En avançant dans la maison, nous arrivâmes dans le salon et alors il posa son regard sur la marque à côté du plan de travail, de son poing qui avait cogné 10 ans plus tôt le mur taupe.

Il soupira légèrement et replaça ses cheveux, elle l'invita à s'asseoir à contre cœur ce qu'il fit.

Quand je le dévisageai de haut en bas, je remarquai que quelque chose marquait une bosse dans sa poche.

-J'ai changé annonça-t-il de but en blanc.

Je cherchai ma mère du regard et je la vis assez déroutée. Je pense qu'à cet instant-là elle ne savait plus comment réagir face à lui.

-Ma chérie va dans ta chambre me demanda-t-elle pourtant très calme.

Je le cherchai du regard elle n'allait pas parler avec lui, écouter ses histoires encore et encore alors que l'on savait tous qu'il n'avait pas changé ?

Comme je ne bougeais pas, elle me supplia du regard et je me levai et claqua la porte de la cuisine et comme il y'a 10 ans je regardai dans la serrure.

Ma mère demanda à mon père pourquoi il était revenu, elle semblait stressée.

Il lui rétorqua qu'il voulait reprendre notre garde qu'il avait les papiers, que les avocats étaient en sa faveur et que rien, vraiment rien ne l'en empêcherait.

Ma mère lui rétorqua qu'il ne sortirait pas de cette maison avec l'un de ses enfants.

Mon père s'avança devant ma mère et la surplomba de toute sa hauteur.

-Tu pensais pouvoir t'en sortir comme ça ? Lui hurla-t-il.

Il leva la main sur elle et lui hurla qu'elle avait ruiné sa vie, que tout était de sa faute et qu'elle ne méritait rien de tout ce qu'elle avait. Il lui proféra alors une liste d'insultes en lui jurant qu'il se vengerait et elle, tout ce qu'elle trouva à faire c'est se reculer et fermer la porte de la cuisine pour m'empêcher d'intervenir.

Des cris, des larmes, des bruits sourds et moi, de l'autre côté de la porte, ma main devant ma bouche qui assistait à toute la violence qui se déchaînait sous mes yeux.

Incapable de bouger, j'étais tétanisée.

Il la tira par les cheveux en lui hurlant qu'elle lui avait volé ses enfants.

Je commençai à m'éloigner de la porte et quand je l'ouvris en grand grâce à un violent coup de pied droit, je tombai face à une scène tout droit tirée d'un de mes pires cauchemars.

Un bruit, un seul résonna par-dessus mes cris, ceux de ma mère et la gâchette lâcha.

BOUM.

Un inconnu venait de tirer sur ma mère. Mon père venait d'abattre ma mère.

Je tombai au sol, la suppliant de rester avec moi, lui jurant qu'elle allait s'en sortir pendant que mon père nous regardait de haut. Mon père sadique, profitant de sa supériorité, souriait tout en tournant l'arme entre ses doigts.

-Tu es pathétique Mégane, ta mère ne t'a vraiment pas bien éduquée, heureusement je m'occuperai d'arranger ça, je vais te rendre forte moins empathique plus terre à terre.

Il me souleva du sol, m'arrachant à ma mère malgré mes gestes violents pour rester auprès d'elle. Et moi ? Je l'insultai de tous les noms, lui demandant pourquoi il avait fait ça, le martelant de coups de points.

Il rigola d'un rire grave et sortit un mouchoir blanc de sa chemise avec lequel il essuya la sueur de ses tempes. Je lui crachai au visage mais il resta calme me maintenant par les poignets et me regardant d'un air désespéré.

-Tu n'es qu'un salaud articulais je, jamais, JAMAIS je ne viendrai avec toi. Tu es un monstre et tu ne changeras jamais, tu pourras en prison. Il soupira.

-J'avais tort, tu es une cause perdue. Dit-il en me bousculant.

J'essayai de lui arracher l'arme des mains en vain et il me maitrisa au sol me surplombant de tout son poids.

-Pour répondre à ta question ma chère Mégane, je n'ai pas changé, je me suis en effet enrichie, j'ai arrêté de boire mais ta mère n'a jamais cessé de détruire ma vie à travers tous ses procès, non je n'ai pas trouvé un autre chemin plus droit, plus pur ; ta mère l'avait mérité. Dit-il de but en blanc, il pointa son arme vers moi.

-Et toi aussi.

BOUM.

Choisir pour choisir ou vivre sa vie

“Le chemin que nous choisissons détermine notre destinée. Lorsque j’ai fait le choix d’emprunter l’autre chemin, celui moins parcouru, j’ai découvert un monde de possibilités infinies et de nouvelles perspectives. C’est ainsi que j’ai compris que la vraie grandeur réside dans notre capacité à sortir des sentiers battus et à explorer à l’inconnu.”

Ralph Waldo Emerson

Depuis quelques temps, en ces journées calmes et froides, j’observe que chaque être résidant sur cette terre si paisible, se préoccupe du lendemain, sans même savoir profiter du moment présent, en se demandant sans cesse de quoi sera fait le lendemain. Mais, pourquoi chercher à découvrir ce que la vie a décidé de nous réserver ? En y réfléchissant, nous nous interrogeons peut-être sur le fait d’être insatisfait de notre propre vie, de ne plus éprouver du plaisir à ce qui nous est destiné, souvent caractérisé de “routine”. Alors, nous essayons de nous diriger vers d’autres chemins à explorer qui pourraient nous faire changer d’horizon.

La seule et véritable question que nous nous posons, est sûrement de savoir ce qui peut se cacher derrière tous ces chemins, le bien ou le mal ? La facilité ou la dureté ? La réponse qu’une personne pourrait vous donner est sans doute “ votre questionnement se trouvera après avoir ouvert une des ses portes”. Savoir tenter est assurément le fait d’accepter, et de rester ouvert à de nouvelles aventures, qui pourraient soit nous rendre heureux ou bien nous rendre malheureux. Mais, c’est en essayant de vaincre notre peur que nous aurons une réponse à notre interrogation.

Prendre une décision peut être effrayant car cela signifie que nous devons assumer la responsabilité de notre propre bonheur. Comme le suscitait si bien Paulo Coelho “ faire un choix est souvent effrayant car cela implique la responsabilité de notre propre bonheur.” Puis, les êtres humains réagissent différemment, en effet, ils prendront soit le risque de prendre une direction sans aucune indication, et en découvrant ainsi, que leur choix était le bon. Ou bien il y en a d’autres qui sont généralement désignés comme des individus qui “réfléchissent beaucoup”, en se demandant constamment : quel chemin serait le mieux approprié pour eux ? Comment savoir si cela les rendra heureux ? Seuls vous et le temps répondront à vos questionnements.

Par ailleurs, le destin est un livre contenant notre vie déjà toute tracée. En revanche, elle est invisible à nos yeux, mais il peut nous voir, il peut voir nos évolutions, notre avenir et ce qui nous rendra heureux ou malheureux. Ceci est simplement le livre de la vie, il ne peut bien évidemment changer votre futur, votre vie. Néanmoins, à toutes décisions prises, il pourrait en toute évidence s’adapter à votre vie, repousser des moments importants ou tragiques à plus tard, pour qu’ils soient en lien avec ce que vous serez en train de vivre.

Parfois, je me demande ce qui pourrait se produire en empruntant le chemin de la dureté, c’est une voie peu parcourue vraisemblablement un chemin qui fait fuir par peur de souffrir. Or, il faut peut-être l’emprunter pour savoir affronter notre crainte ? Un soir lorsque ma tête était reposée, et à l’écoute de mes intentions, j’ai décidé de poursuivre dans cette direction, sans même prendre le temps de m’arrêter, ou d’éprouver une seule appréhension.

Cependant, quand je suis arrivée, et que j’ai ouvert la porte, mon chemin n’était pas éclairé, tout était très sombre, je ne marchais pas dans une allée, mais plutôt, sur une pente avec de nombreux obstacles qui m’empêchait

d'avancer. Je me souviens que pour avancer il fallait réussir chacune des épreuves que le destin m'avait tendues ... Oui ! Je me rappelle également que j'étais tombée sur un de ses obstacles, ou bien peut-être trois fois, ou cinq fois... J'ai eu mal pendant de nombreuses périodes de mon existence, mais ce qui était agréable c'était quand nous réussissons une autre épreuve, les obstacles qui s'étaient abattus s'étaient relevés et reconstruits. Quand nous parvenons à réussir ce péril, on nous récompense en retour, en faisant tout pour que nous soyons heureux, alors que dans la vie, nous sommes heureux car nous sommes satisfaits de nous-mêmes et nullement parce que les autres sont satisfait de nous.

Ensuite, on vous laisse poursuivre votre direction jusqu'à malheureusement la prochaine chute. En général, après de nombreux échecs, de nombreuses chutes, je dirais que 90 pour cent du temps, nous, êtres humains, nous évoquons souvent, en permanence, que la vie est cruelle, injuste, qu'elle ne nous fait pas de cadeau, et que nous ayons du mal à l'affronter, parce que nous ne sommes pas assez forts ou bien pas assez bons. Mais, en partant du principe que toute chose est impossible, alors vous aurez une vision négative de la vie. Si cela est sur votre chemin, c'est qu'il est possible de surmonter certaines épreuves, et de guérir face à de multiples blessures. Le destin ne met rien sur votre voie par hasard, s'il est présent aujourd'hui c'est que vous n'êtes pas si faible que vous ne le pensez, et que vous scruterez à votre manière la façon de combattre votre pire ennemi, c'est-à-dire : vous-même.

Comme dirait notre cher Nelson Mandela " je ne perds jamais. Soit je gagne, soit j'apprends".

La peur est tristement la plus grande fatalité qui subsiste sur cette douce atmosphère en nous faisant espérer la fin de nos malheurs. De cette façon, le mensonge, et le manque de confiance que nous nous portons est aussi à combattre en nous-mêmes.

Malgré cela. Quel est le plus important, le chemin ou le but à atteindre ?

Mon choix est de ne pas choisir, simplement de se laisser porter sur des chemins merveilleux qui me permettent de découvrir le monde et des personnes, tout en atteignant le but de ma vie.

La vraie pensée à avoir est que nous sommes maîtres de notre destin, ainsi que de notre destination.

“Nous ne pouvons jamais juger la vie d’autrui, car chacun sait sa propre douleur, son propre renoncement. C’est une chose de penser que l’on est sur le bon chemin, une autre de croire que ce chemin est le seul. “

Paulo Coelho

설명

(L'Explication)

작별 인사

(Le Au revoir)

Nouvelle écrite à partir du thème suivant : « L'autre chemin ».

Etapes de l'explication :

- Explication de Ji-woo
- Lettre à la vie
- Lettre à l'obsession
- Lettre aux traumatismes
- Lettre à la mort
- Mon poème

« Le suicide, c'est l'ultime expression de la liberté. De savoir que l'on peut choisir sa mort, ça aide à vivre » de Guy Bedos.

« Perdre un proche après un suicide laisse sans voix, l'effroi qui résulte de cet incompréhensible geste de souffrance sidère l'esprit. Néanmoins certains mots permettent de se rapprocher des sentiments complexes qui nous traversent lorsque l'on vit ce deuil. »

« Lorsque l'on vit un deuil, les mots font souvent défaut pour décrire ce que l'on ressent. On peut se sentir isolé, submergé par ses émotions et surtout bien seul avec sa douleur. C'est pourquoi un fil de discussion a été ouvert sur notre forum pour partager et recueillir les textes et poèmes qui ont aidé et qui aident encore des milliers personnes en deuil. »

루케 자바토니 파니

Bonjour, je m'appelle Ji-woo et je suis morte. En effet, vous pourriez dire que c'est assez sarcastique et ça l'est ! C'est pour cela que je vais vous raconter mon histoire...

Je suis morte à l'âge de 20 ans en laissant derrière moi toute une famille. Je ne regrette en aucun cas mon acte ! Je suis heureuse, en paix. J'ai vécu dans une vie, parmi mes autres, qui a été des plus horribles.

Lorsque j'étais petite, j'ai effectué des examens psychologiques pour comprendre mon « dysfonctionnement » mais rien de pertinent ! (Si vous ne l'avez pas compris, j'aime beaucoup le sarcasme et l'humour noir !), car j'ai subi de l'incompréhension et du harcèlement. Mes amis se sont tous retournés contre moi ; j'ai décidé d'arrêter les cours et ai fini par les faire par correspondance. Je suis ensuite rentrée dans un collège à Séoul où aucune personne ne connaissait mon existence ainsi que mon parcours de vie, mais c'est ici que mon enfer a refait surface. Vous me direz que c'était sûrement mérité après mes pensées, mais personne n'a à subir le moindre enfer et je pense que beaucoup ignorent le terme « légitimité » ou « légitime défense ».

Au collège, j'étais une proie facile, vulnérable qui portait des lunettes et qui se faisait prendre dans un coin de la cour, entourée de 20 personnes. Tout le monde me prenait de haut et m'insultait constamment. Puis un jour, on apprenait mon acte « effroyable » et ça a empiré. Un groupe de filles avaient retourné tout mon collège contre moi. J'étais perdue, seule, sans amies et personne à qui me confier. Je me refusais d'en parler à mes parents pour les protéger... Puis il y avait ma petite sœur, Min-Yong que j'ai toujours voulu préserver des méfaits de cette vie horrible et de moi. Je me voyais comme monstre. Elle m'a toujours répondu le contraire. C'est ici, que j'ai commencé mes scarifications.

Ensuite, je suis rentrée dans un lycée à Séoul pour une fois de plus, tout recommencer, mais cela ne m'a pas empêché de revoir mes harceleuses. Mon lycée s'est terminé sur une note « satisfaisante » vis-à-vis du collège.

J'ai voulu tenter la faculté avec espérance, mais sans aucun scrupule ; les recruteurs m'ont embauché mais harcelé par la suite.

J'ai vécu toute ma vie dans la violence, le harcèlement. Je suis Ji-woo et j'ai été victime de harcèlement. Maintenant, j'en suis morte.

Avant ma mort, je me suis concentrée avec conviction à écrire 4 lettres à des personnes bien précises, qui sont : la vie, l'obsession, les traumatismes et la mort, ma sœur Min-Yong. J'avais une soif extrême de vengeance qui n'a jamais été assouvie, mais qui le sera un jour grâce à l'univers.

Lettre à la vie

Toi la vie, qui était censée m'attendrir et me donner goût aux choses. Toi la vie qui a pu me faire passer de beaux moments, mais qui m'a détruite. Toi la vie que je déteste plus que tout au monde.

Tu m'as enlevé une âme, tu m'as persécuté. Sais-tu, rien qu'une infime seconde, ce que j'ai ressenti ? A cause de toi, j'ai une douleur constante qui me ronge de l'intérieur. Tu m'as poussé à me mettre les bras, les jambes en sang.

C'est comme cette eau qui coule tout au long de cette cascade avec ses couleurs magnifiques. Ce sang coulant tout au long de mon bras tout comme cette cascade, mais avec des couleurs différentes de celle-ci, avec un beau rouge éclatant que tout le monde refuse de voir.

Tu m'as poussée à me suicider pour arrêter de souffrir. La vie est belle mais cruelle. C'est comme au bord de ce lac avec les montagnes en fond et ce ciel coloré de rose, orange, bleu avant la tombée de la nuit. C'est comme dans cette forêt, avec cette cascade qui tombe le long de ces rochers pleins de verdure, tout en extase devant cette contemplation, comme dirait Victor Hugo.

Un anévrisme peut être clippé, mais ce cœur tout délabré ne pourra jamais l'être. Cette sensation d'abandon sans être un abandon est une douleur

impétueuse tout comme lorsque quelqu'un vous plante un couteau dans le thorax. Le pire est de voir qui vous l'a planté.

Cette vue qui vous rend aveugle à cause de cet amour, de cette admiration, cette déception, cette trahison. Cette vue vous tue, vous empoisonne, vous transperce à l'intérieur de ce corps tout délabré et en phase de reconstruction.

Toi la vie, qui provoque toutes ces infâmes sensations. Comment ne veux-tu pas que je t'en veuille pour tout ce que tu m'as fait ? Ces trahisons, ce harcèlement, ce mal-être constant et ce démon qui s'est développé en moi.

Je suis Ji-woo, et tu m'as tuée la vie. Comme quoi tu n'as pas que des bons côtés. Tu m'as assujetti toute ma vie et maintenant, je suis libre grâce à la mort. Tu n'es faite que de déterminisme mauvais et de corruptions irréparables.

A la vie,

De Ji-woo, que tu as tuée.

Lettre à l'obsession

Trop haut, trop clair ; trop bas, trop sombre.

Toi l'obsession qui m'a rendue insatiable. Obsédée par cet amour toxique, ce besoin incontestable. Tu m'as détruite l'obsession, tu as détruit ma vie, ma famille, mes amies...

Ce besoin inébranlable de l'enfermer. Cette obsession à ces personnes, de les faire souffrir tout comme j'ai souffert. Toutes ces personnes qui m'ont brisée. Finalement, tu es alliée à la vie et aux traumatismes. Ce besoin, cette nécessité de voir et de sentir.

Pourquoi ? Pourquoi moi ? Qu'ai-je fait de mal dans ce monde intrépide ? Je me suis battue toute ma vie contre ces démons, mais rien. J'avais tellement peur de faire souffrir les gens que j'aime... Ta toxicité m'a rendu aveugle et a fait pâtir mon environnement. Si seulement ça avait pu être un aveuglement mental faux. Un paysage où il n'y a rien, à part le scintillement des rayons de soleil à travers cette forêt invraisemblable.

Mon hypersensibilité m'a rendu vulnérable et tu t'en es servi comme ton atout. Me faire culpabiliser de partir, de me quitter et de m'abandonner dans un néant vaste et noir. Donc, selon toi, il faudrait être obsédée pour vivre ? Cependant, j'ai toujours survécu et non vécu. En somme, tu es malsaine.

Maintenant, je me rends compte que je te déteste plus que tout, tout comme la vie et les traumatismes. Tu m'as fatiguée. Tu m'as été délétère. Tu m'as rendue obnubilée à me venger, à cette soif de sang et de souffrance, qui cette fois, sera unidirectionnelle, uniforme. La dissemblance est maintenant un principe que j'oublie.

A l'obsession.

De Ji-woo que tu as obsédée.

Lettre aux traumatismes

Vous les traumatismes avaient provoqué trop de choses.

Cette peur continuelle du changement. Comment y remédier ? Aucune idée. Trop de changements sont arrivés soudainement, où je n'étais maître de rien et je me taisais pour aider, reconsole. Comme dirait Epicure « Supportes et abstiens toi ».

La peur de perdre un être cher est la pire métamorphose qui soit. Devoir dire au revoir aux pieds d'un chevet froid, et d'une image que l'on n'oubliera jamais est un changement radical et affreux. Lorsque cet au revoir est définitif est inattendu, tout s'effondre. Perdre ses piliers... ses piliers principaux fait peur...

Enterrer votre âme-sœur est un changement traumatisant. Vivre, survivre est effroyable. Personne ne comprend que les personnes anxieuses sont de cette manière-là. Cette peur continuelle du changement. Comment expliquer ce que l'on ressent lorsque personne ne peut comprendre ? Dites-moi les traumatismes ? Je suis assujettie à ce monde-là, déférente.

Est-ce qu'un jour cette peur va me dévoyer ? J'avais tellement de connivence avec. Je fustige à un point inimaginable ce monde inconnu. Cette peur constante. Personne ne peut la comprendre, personne.

J'ai encore une question. Pourquoi m'avoir fait harceler ? Violer ? J'ai commencé à dévier dans un côté qui n'était le bon ; à cause de votre ouverture.

Etes-vous conscients de posséder des caractéristiques néfastes ? La paix perpétuelle vous est inexistante par vos principes moraux renfermés. Votre insatiabilité à ces chocs post-traumatiques menant à broyer ces neurones à moitié cramés.

Je vous hais les traumatismes et l'univers se chargera de vous dénoncer comme il se doit.

Aux traumatismes.

De Ji-woo que vous avez traumatisée.

Lettre à la mort

Toi la mort, qui m'a attendri, apaisé et rendu heureuse. Le monde autour de moi a toujours vu que tes aspects négatifs, ta noirceur, ta froideur. Seulement, les personnes indécises et hypersensibles ne voyaient cet aspect-là. Tu m'as sauvé et m'as permis de me sentir libre. Tu m'as tendu la main et me voilà.

Saches que tu es la seule personne qui a réellement réussi à m'aider. La vie m'a assujettie ces 20 dernières années, mais tu as pris le dessus. Ma famille a toujours essayé de m'aider, mais personne ne comprenait que cela était impossible. On m'a toujours réprimandée. Cette infâme personne qu'est la vie, je l'ai abhorré de toutes mes forces jusqu'à ne plus en pouvoir.

Toute cette vie, je l'ai allégée pour que tout aille bien, alors que je souffrais de plus en plus. Est-ce que notre souffrance honore nos morts ? Des gens pourraient dire que oui et d'autres pourraient dire non. C'est comme dans cette voiture, la fenêtre parsemée de gouttes d'eau avec ces lumières derrière qui donnent l'impression que tout est permis. Personne ne peut juger ce genre de moments. Voilà ce que je pensais lorsque tu étais présente en moi. J'étais déferente de ces pensées qui ne cessaient d'être omniprésentes.

Ces 20 dernières années étaient remplies de peur, de stress, d'anxiété, pour ma famille et moi. Toutes ces émotions qui font que l'on a du mal à avancer dans ce cheminement interminable. Tout est étroit constamment et sans fin prédéterminée. C'est comme si nous étions en connivence toi et moi. La plus forte et la plus sincère.

Toi autant que moi avons toujours été exacerbées par nos démons. Nous étions considérées comme des monstres aux yeux de nos harceleurs et autres, mais ne seraient-ce pas eux les vrais monstres ? Ils sont factices, contempteurs.

Je sais que ta présence la mort, fait du mal aux gens que j'ai aimé dans cette affreuse vie, mais par pitié, venge-moi ainsi que ma famille. Je sais

que le karma est présent et qu'un jour, il se retournera contre ceux qui l'ont mérité. Par les prouesses de Dieu.

Je t'apprécie fortement la mort et tu m'as sauvée. Ne l'oublie jamais. Néglige toute personne te contredisant et te critiquant, car tu es une héroïne et édulcorée.

A la mort.

De Ji-woo que tu as sauvée et apaisée.

Lettre à Min-Yong

Ma petite Min-Yong, ma petite sœur, ma vie

Le temps passe avance et je ne cesse de t'aimer même si certaines apparences ne te le montrent pas, mais je suis là et je t'aime.

Le temps passe et n'avance pas, il m'est toujours difficile d'avancer en faisant bonne figure, ne pas montrer au monde tout ce que je ressens et qui me ronge de l'intérieur.

Le temps casse toutes mes envies, mes espoirs de sortir de cette spirale qui m'entraîne de plus en plus vers le fond.

Le temps pour moi est un temps qui dure et qui dure, qui me pèse. Le poids de la souffrance de la peine qui m'empêche de m'épanouir qui me bloque dans mes pensées les plus noires, comme un poids que l'on traîne et qui grossit de jour en jour.

De me voir comme tu me vois n'est pas ce que je veux te montrer pour t'aider à grandir et je m'en excuse, car tu sais que je t'aime.

J'ai toujours veillé sur toi de près ou de loin, de ma présence de mes pensées de mes conseils de mes sourires qui voulaient tout dire, car avec nos regards, on se comprend sans se parler et c'est ce qui fait notre force, notre union.

Je veille et veillerai toujours sur toi comme le fait une grande sœur.

Rappelle-toi de nos discussions, de mes conseils, et quand ça n'ira pas pense à moi et à ce que je pourrai te dire ou conseiller.

Tu es ma petite chantilly d'une douceur extrême que l'on veut protéger pour qui je déplacerai des montagnes, on ne touche pas à ma vie.

Ma petite Min-Yong, ma petite sœur, ma vie, n'oublie jamais l'amour que j'ai pour toi, mon être n'est plus, mais mon amour, mon âme, ma bienveillance sera toujours près de toi.

La lumière d'une bougie est la connexion qui nous unit, qui nous relie qui me mène à toi, qui permet de garder cette chaleur qui nous réchauffe.

Je serai dans ce nouveau monde où je veillerai sur toi, te guiderai par les pensées les rêves, l'amour que je te porte et te porterai à tout jamais.

Je t'aime

Lettre à Ji-woo

Ma Ji-woo, ma vie, ma sœur,

Cette lettre qui t'est dédiée, mais qui t'est cachée. Sais-tu à quel point je t'aime ? Tu en as toujours douté en confirmant que tu étais une mauvaise personne alors que tu es tout le contraire. Tu es une beauté, une beauté du monde, un rayon de soleil. Mon exemple, mon idole.

J'ai écrit cette lettre en m'étant mise en condition psychologiquement que tu partirais pour ne plus souffrir. J'avais commencé à m'y « préparer », même si je ne le souhaitais pas. Cette lettre où j'expose ma souffrance, mon désarroi, ma peine. C'est une sensation comme lorsque je suis dans l'eau. Coupée du monde, du bruit, de mes douleurs. Sentir le vide et le plein à la fois sur ma peau. Se sentir légère dans cette abrutissante sensation. Avoir l'impression de voler et de tomber en même temps, en arrêtant de respirer. Je me noie en espérant une main tendue qui me remonterait à la surface. C'est comme la douleur de mes tatouages, la douleur émotionnelle s'en va. Cette sensation ineffable qui m'envahit et s'empare de cette enveloppe charnelle qui périra un jour.

Des sensations plus qu'agréables qui apportent paix et sérénité à ce regard perdu dans la lourdeur et la légèreté de l'eau. Flotter sur cette eau soigneuse et fermer les yeux tout en acceptant la douceur qu'elle nous apporte. Ressentir du bien-être, de la joie, et la rêverie, malgré mon aspect physique différent en sortant de cet océan de désespoir et de torture.

C'est une sensation comme lorsque je suis sur terre aussi. Un ancrage perpétuel dans le sol. Une lourdeur extrême en sortant de cet océan de désespoir. Cette torture qui s'empare de moi, en me demandant si je serai aimée un jour, à vie.

Cette voie, ce chemin, ce tunnel indécis et érudit qui m'empêche d'avancer. Des poids sur mes jambes et mes pieds. Mon passé me tirant vers l'impossible en oubliant la possibilité de réussir, de m'en sortir. Ce stress, cette fatigue.

Cette envie de voler pour retrouver cette paix et ce goût de légèreté que tu as trouvé en mourant. Seulement, tous ces éléments qui me sont impossibles, de par ma famille, mes amies, mon amour. De plus, cette persévérance qui reste présente ; ne pas se laisser écraser par ce monde lourd et inconnu.

Devenir légèreté dans ce monde, apprendre à survivre et à aimer, malgré cette complexité. Profiter, accepter ce poids en respirant de cette terre à

désir incestueux et tortionnaire. Sublimer les pins au réveil, la couleur de mes yeux mais également les tiens. Tes yeux verts, la couleur de la terre, de l'humanité, de la nature

Tes yeux ressemblent à une forêt, l'Amazonie

C'est un océan de clarté où je m'évade

Tes yeux ressemblent à des pierres précieuses qui m'apaisent.

Ton grand regard transperce le mien

La beauté splendide de cette couleur très foudroyante

Tes cils sont comme des fils qui nous lient, je t'aime

C'est un bonheur de te regarder.

Cette flamme sur tes yeux qui m'attire me force à te regarder

Cette douleur et cette paix intérieure, ce désespoir contre ta volonté

Tes yeux sont splendides lorsque tes gouttes de tristesse tombent

Plus de souffrance, ni de mal-être, tout est fini.

Dans nos courtes vies, tu étais ma raison de vivre. Tu m'as tout appris sauf à vivre sans toi. Mais je vivrai pour toi.

Je t'aime

Mi-Yong

Misanthrôpia

“Je suis devenu solitaire, ou, comme ils disent insociable et misanthrope parce que la plus sauvage solitude me paraît préférable à la société des méchants qui ne se nourrit que de trahison et de haine”

Jean-Jacques Rousseau.

PHASE 1

Oriel ne savait plus pourquoi ni comment il s'était retrouvé dans cette soirée étudiante assourdissante, entourée de jeunes de son âge aussi bourrés et drogués les uns que les autres. L'odeur du tabac et du cannabis se mélangeait à celle de l'alcool. La musique enivrante et les éclats de rire forcés assaillaient tous ses sens. Il ne voulait pas se mélanger aux autres, sa misanthropie prenait le dessus, alors il sirotait un coca dans un coin de la pièce ridiculement petite.

La musique hurlait de plus belle "Make me wanna die" du groupe de rock The Pretty Reckless et les gens se frottaient entre eux au rythme de la voix de Taylor Momsen. Au milieu des étudiants qui dansaient, une femme aussi rayonnante que le soleil se démarquait et le cœur d'Oriel rata un battement. Sa chevelure était comme un feu ardent et ses petits yeux brillants plus bleus que le ciel, son petit nez retroussé lui donnait un air malicieux, son visage était tout simplement séraphique. Elle était divine, pensa Oriel, jamais ses yeux n'avaient été aussi obnubilés par un être humain. Habituellement, tous se ressemblent, tous sont les mêmes. Une vague de sentiments nouveaux et ineffables se firent ressentir, son cœur frémissait, sa tête bouillonnait à l'idée de connaître son nom. À chaque pas de danse de cette étoile, son sang parcourait plus vite son corps, et ses mains devenaient de plus en plus moites, sa gorge, de plus en plus sèche. Elle brillait au milieu de la nuit, rien que pour lui. Il ne pouvait plus la lâcher des yeux, de son coin exigü, il l'observait se laissant emporter par le délice de ses nouvelles sensations, il se délectait de sa beauté, sans même la connaître, il crut l'aimer, pourtant, il ne connaissait aucunement l'amour. Leurs regards se croisèrent enfin, Oriel se noyait dans l'océan de ses yeux et la connexion bien que brève et éphémère, fut puissante.

Soudain, l'euphorie d'Oriel se transforma en malaise lorsque l'attitude de la jeune femme attira l'attention d'un prétendant intrusif. L'homme à la carrure d'un rugbyman s'élança vers sa conquête en recoiffant sa tignasse blonde, lorsque celui-ci posa sa main sur la hanche de la femme, une rage protectrice s'engouffra dans le creux d'Oriel. Sa tête devenait verte de jalousie à la vue de ce contact inopiné, sa fureur devenait étouffante à mesure que la situation dégénérait. En effet, cette ordure devenait plus proche d'elle, ses mains glissaient vers le bas de ses reins et sa bouche embrassait doucement son cou. Le comportement de la jeune femme montrait des signes de sujétion. Alors, Oriel s'approcha, sa voix habituellement muette s'élevant dans un murmure sinistre.

- Tu devrais partir, lui dit-il, sa voix rauque trahissant une intensité insolite.

Mais l'homme intrusif, dédaigneux, refoula Oriel et lui ria au nez. Un frisson d'angoisse traversa l'échine de sa peau et Oriel perdit tout le courage qu'il avait rassemblé pour protéger celle dont il ne connaissait pas le nom. La tension entre les deux hommes se transformait presque en duel de virilité, pourtant les épaules d'Oriel se recroquevillèrent contre sa mâchoire et il regardait honteusement la moquette.

- Ne fais rien que tu pourrais regretter, ricana l'homme.

La jeune femme à côté n'osait pas prononcer un mot, mais ses yeux en disaient long, et ils étaient encore plus scintillants de près. Ainsi, Oriel regagna son coin, sa rage à son paroxysme, il n'était pas du genre violent, mais il ressentait le besoin de taper dans quelque chose, n'importe quoi de plus douloureux que les sentiments chaotiques qu'il exploitait. La soirée s'écoula, mais le rire de l'homme dédaigneux restait tapi dans la tête d'Oriel et l'enrageait toujours autant. Nerveux, il décida qu'il était temps de rentrer dans son petit appartement étudiant, il voulait oublier cette affreuse soirée, mais garderait tout de même un souvenir de son étoile, celle qui a donné un semblant de couleur à son monde en noir et blanc. Oriel quitta donc la pièce, et déboula dans l'entrée. Cherchant son manteau parmi toutes les vestes entassées sur les marches d'escalier, il entendit des couinements inhabituels, des respirations et des semblants de reniflements. Il s'approcha avec réticence vers les bruits, et ce qu'il découvrit caché dans l'ombre de la cage d'escaliers à l'écart de tous, l'horrifia. Une goutte de sueur longea sa colonne vertébrale et son sang se glaça dans ses veines. L'homme avait plaqué contre le mur la jeune femme, et le pantalon baissé jusqu'aux chevilles, il profitait d'elle. Les yeux de son étoile étaient des tsunamis, les larmes dévalaient ses joues rougies et la supplication qu'il voyait dans le regard qu'elle lui jetait lui brisa le cœur en mille morceaux. La colère et le dégoût retenus de tout à l'heure devenaient cette fois, implacables. Son dialogue interne se mua en une détermination sombre à protéger celle qu'il avait, en silence, choisit de sauver. Comme inconsciemment, l'avait fait elle aussi. Oriel s'approcha d'un pas étrangement sûr vers cet homme et le tira en arrière. Mais Oriel, bien trop maigre, comparé à l'agresseur, vacilla et manqua de trébucher. L'homme se retourna brusquement, remonta vite fait son jean délavé et tout en

rattachant sa ceinture noire adressa à Oriel un regard mauvais, ses yeux rougis semblaient prêts à exploser :

- Tu aurais pu attendre que je finisse, chacun son tour. Grinça-t-il d'un ton condescendant.

Horrié par ces paroles, Oriel perdit tous ses moyens, il ne savait plus que dire et bégayait. Sur ce, l'agresseur sortit de la pièce et la victime baissa violemment sa jupe sur ses genoux, ramassa nerveusement son trench noir et partit à grande enjambée vers la sortie de cette soirée infernale. Mais sur le pas de la porte, elle stoppa tout mouvement, elle semblait hésitante. D'un geste incertain, elle se tourna lentement vers son sauveur :

- Merci... Dit-elle dans un murmure.

- Quel est ton prénom ? Renchérit-elle.

Oriel sentait son cœur tambouriner contre sa cage thoracique.

Il bégaya de plus belle.

- O... Oriel.

- Andréa, dit-elle les yeux toujours remplis de larmes avant de s'enfuir.

Andréa était sans doute le plus beau prénom qu'il ait entendu de sa vie, silencieusement, il se prometta de venger son étoile, afin qu'elle ne cesse jamais de briller.

PHASE 2

Oriel devait recueillir le plus d'informations possible sur le mystérieux agresseur, comme il ne savait pas par où commencer, il décida de reporter la fin de la soirée à plus tard et de retourner vers la fête, où l'homme s'était redirigé. Il le cherchait des yeux, pour enfin le trouver en train de séduire sa nouvelle proie, sans doute, était-ce une habitude chez lui de violer des jeunes femmes se dit Oriel. Il se cacha dans la foule, assez près pour pouvoir détailler son comportement, presque similaire à celui qu'il avait avec Andréa. Parmi les rires et la musique, tout en observant l'agresseur, il entendit un murmure d'un garçon juste à côté :

"Eh mec, regarde Edan drague une nouvelle fille, il n'a pas froid aux yeux"

L'information était très utile pour Oriel, il pouvait enfin mettre un nom sur cette ordure. Oriel, rassembla tout le peu de courage qu'il lui restait et d'une voix plutôt bancale s'adressa aux garçons et leur demanda qui avait organisé cette soirée, les deux amis dirent d'un air chantonnant :

- Logan Simsonn bien sûr !

Oriel se précipita alors sur son téléphone, tout en gardant un œil sur sa proie. Il ne voulait pas d'une nouvelle victime, même s'il s'en fichait des autres, car tout ce qui comptait, c'était Andréa ; cette pauvre fille n'avait rien demandé et il ne voulait pas se sentir obligé de la sauver. Alors, déterminé, Oriel se plongea dans une minutieuse recherche sur les réseaux sociaux. Ses doigts agiles manipulaient avec une précision méthodique, il trouva le profil Instagram de Logan Simsonn et dans sa liste d'amis dénicha le profil d'Edan. Sur le compte Instagram, heureusement pour lui, public, Edan postait plusieurs photos de lui et cela traduisait d'autant plus son caractère pour le moins superficiel. On retrouvait d'innombrables photos où il contractait tous ses abdominaux, ses muscles du dos ou encore ses biceps, des photos en gros plan sur son visage presque parfait, ainsi que des photos où il exhibe ses biens luxueux comme des chaussures, des voitures, et des voyages. Sous chacune de ses publications, de nombreuses jeunes filles s'extasiaient et lui répondait des phrases du genre "Merci, tu es splendide" ou encore "Si je te plais tant que ça, rejoins-moi". Le personnage qui se dessinait sous ses yeux dégoûtait Oriel. Ce dernier, assez satisfait de ses trouvailles décida qu'il pouvait rentrer se reposer, et passer aux choses sérieuses après avoir eu une bonne nuit de sommeil. Au réveil, ses yeux collants lui arrachaient presque ses cils épais, le mal de tête qui lui tombait dessus telle une enclume fit regretter à Oriel de s'être aventuré dans une telle soirée. Il pestait contre cette affreuse idée en se demandant ce qu'il lui avait pris d'aller dans un endroit pareil, puis se souvint soudainement d'Andréa. Son agacement cessa aussitôt et il resta allongé les yeux collés au plafond en repensant à son étoile, elle était merveilleuse pour Oriel, et dans son esprit, il l'imaginait danser pour lui, briller comme elle le fait si bien naturellement. Son excitation coulait dans ses veines et ses émotions grandissantes devenaient inqualifiables. Jamais il n'avait ressenti une autre émotion que le dégoût, et aujourd'hui s'était-elle qui animait son existence. Oriel se remémora la soirée de la veille, revoir le visage d'Andréa faisait émerger à nouveau l'agression dont Oriel fut témoin et cela ranima sa colère, ce qui ne fit que davantage justifier ses manigances. Il fallait qu'il

venge Andréa, pas pour lui, mais pour elle. Si elle arrêta de briller pour lui, alors il ne connaîtrait plus les couleurs du monde, les couleurs qu'elle avait rendu vivantes. Le clavier lumineux de son téléphone en main, Oriël répondit d'abord à un message ennuyeux de sa mère, puis composa soigneusement un message via le réseau social où il avait trouvé le profil d'Edan. La mémoire de la soirée où Edan avait violé Andréa planait toujours dans un recoin de sa tête, et cela l'enrageait. Mais Oriël masquait habilement son intention ultime.

“Salut Edan, c'était sympa de se croiser à la soirée. J'ai remarqué que tu as une façon impressionnante d'approcher les filles. Tu aurais quelques conseils à partager ? Je suis prêt à payer pour ton expertise, genre 50 euros ? ” Avait-il marqué.

S'il n'avait pas mal cerné le personnage, il avait peut-être une chance pour qu'il accepte aveuglément. Oriël se rongea l'ongle du pouce, impatient de savoir à quel point Edan était benêt. Il espérait intérieurement qu'Edan était bel et bien drogué et bourré à la soirée, assez pour qu'il ait oublié son existence et leur altercation. Quelques minutes plus tard, une sonnerie retentit et se ruant sur son téléphone, il lut sa réponse :

“Ça marche, mec. Je peux passer chez toi demain pour te filer quelques tuyaux. Envoie-moi ton adresse”.

Oriël jubilait de le voir si confiant, Edan était loin de se douter dans quoi il s'était embarqué, il venait de sceller son destin avec celui d'Oriël. Répondant son adresse à Brooklyn, Oriël se dépêcha de commencer sa liste pour que tout soit parfait. Oriël n'avait donc qu'une journée pour faire de ses sinistres idées, une sanglante réalité.

Le crépuscule plongeait Brooklyn dans des ombres profondes lorsqu'Oriël rentra chez lui, les bras chargés de macabres provisions. La lueur des réverbères révélait son duplex comme un repaire obscur, à l'image de ses pensées. Dans sa cuisine aux carreaux usés, il déposa minutieusement ses achats sur la table. La bâche, les sacs-poubelles immenses, les gants de jardinage, la blouse blanche immaculée d'une intention redoutable, tous évoquaient la réalisation d'un plan impie. Alors que la corde se déroulait avec un sifflement lugubre, Oriël contempla le set de couteaux de cuisine étincelants. L'idée d'une justice brutale prenait aussitôt forme dans son esprit calculateur. Des images sanglantes de sa vengeance dansaient devant

ses yeux et le plongèrent dans une méditation obscure. L'odeur piquante de la javel chatouilla ses narines tandis qu'il imaginait la scène horrifique à venir. Des éponges trônaient à côté, destinées à effacer toute trace de son acte. Puis la scie, un outil qui ferait taire les cris de l'agonie. Il laissa ses doigts glisser sur les dents acérées, l'acier vibrant comme une promesse cauteleuse. Oriel s'imaginait minutieusement, une scène dérangeante jouant dans les recoins ésotériques de son esprit, alors l'odeur âcre de la terre humide éveilla ses sens.

Oriel, enveloppé dans son propre plan se projeta dans une forêt lointaine où il y voyait l'emplacement isolé, les arbres complices dissimulant son secret à jamais.

Le lendemain, Oriel frémissait d'impatience dans son salon épuré et sombre, qui étouffait la vérité. Edan sonna à la porte et lorsqu'Oriel l'ouvrit, il franchit le seuil scellant son destin avec celui d'Oriel. La cuisine, jadis chargée des fournitures, accueillit la rencontre. Ils buvaient une bière en discutant, mais les échanges restaient empreints d'une tension sous-jacente, une symphonie de mensonges et de faux-semblants. Oriel, maître de son masque d'indifférence, esquissait des sourires pervers au fond de ses pensées. Lorsque le dialogue ingénu se déroulait, l'air devenait plus lourd, chargé de la menace imminente. Et lorsque l'opportunité se présenta, quand Edan avait le dos tourné en commentant sa décoration presque inexistante, Oriel déclencha le piège avec une précision glaciale. Les gestes étaient fluides et maîtrisés, synchronisés avec la tragédie qui allait suivre. Il transvasa une bonne portion de javel qu'il dissimula sous le comptoir, où Edan ne le verrait pas. Puis incita à boire l'Ice Tea qu'il lui tendait. Edan remercia Oriel et avala une grosse gorgée du liquide. La javel fit immédiatement effet, Edan se plia en deux les yeux écarquillés et toussa à s'en écorcher l'œsophage. Son visage se froissa sous la douleur et du sang sortit de sa bouche à mesure qu'il toussait. Mais Oriel n'était pas satisfait, il voulait qu'Edan souffre encore plus pour ce qu'il avait fait, ainsi, la haine prit possession de son corps et il attrapa un énorme couteau, s'approcha à grande enjambée de sa victime et le poignarda une première fois, Edan était figé ne comprenant pas la gravité de la situation, ne pouvant savourer les derniers instants de sa misérable et indécente vie, il s'écroula sur le marécage de sang épais. Edan suffoqua de douleur et son sang coulait infiniment, tels des effluves de lave. Oriel leva à nouveau haut le bras au-dessus de la victime et empoigna à deux mains l'arme blanche. Il le poignarda une deuxième fois. Puis trois, puis quatre...Il ne s'arrêta que lorsqu'Edan fut inerte au sol, allongé dans une mare de sang. Edan laissa la pièce dans une ambiance pesante, sans vie et sans couleur. Oriel avait

accompli sa mission. Oriel ne perdit pas une seconde, et sans réfléchir, il s'empara de la scie, puis découpa ses membres qui craquaient sous les dents pointues de l'outil. Il les ficela entre eux avec la corde et les balança dans les sacs-poubelles qu'il referma comme un linceul. Les éponges se gorgèrent du poids de la culpabilité naissante et gommèrent toute trace du passé. Ainsi, Oriel abandonna le duplex, enfournant les sacs dans sa vieille voiture, et roula. Alors, dans la forêt loin de tout, la terre humide se recueillit du fardeau de la damnation. Oriel, seul avec ses vestiges, se trouva à la croisée des chemins : Une vie de meurtrier trop psychopathe et misanthrope pour la société ou une solution libératrice. Sans y penser plus longtemps, il craqua les allumettes comme des flambeaux funèbres et réduisit en cendres son secret, à jamais protégé.

PHASE 3

Les jours passaient, et les journaux parlaient d'os humains retrouvés dans un tas de cendres dont la victime n'a pas pu être encore identifiée. Oriel, jours et nuits pensait à ce qu'il avait fait, il y avait trouvé un certain plaisir, mais cela ne lui ressemblait pas. La culpabilité oppressante lui donnait la boule au ventre, si bien qu'il ne dormait presque plus. Ses remords le hantaient tels une ombre insidieuse au fil des jours, un cauchemar qui ne prenait jamais fin. Il savait que son état psychologique était défaillant, mais se souvenir chaque seconde du bruit de sa chair se perforant, les petits étouffements d'agonies d'Edan, l'effrayait de lui-même. La terreur de ses propres démons le submergea, et la conscience de sa propre dépravation le fit plonger dans les ténèbres des angoisses. La réalisation brutale de son problème psychologique le tourmentait : pourquoi avait-il tant aimé la vie qu'il voyait s'échapper dans le regard de sa victime ? Pourquoi le fait qu'Edan ne pourra plus jamais toucher Andréa le soulageait ? Pourquoi lorsqu'il l'avait poignardé, il avait le visage d'Andréa dans le coin de son esprit ? Était-ce normal ? Dans l'obscurité habituelle de son appartement, Oriel prit la décision ultime. La peur de succomber de nouveaux à ses penchants dépravés le poussa à envisager un dénouement tragique. Le fardeau de la culpabilité devenant de plus en plus insoutenable au fil des nuits. Une tempête émotionnelle menant à une décision irrévocable. Les jours s'égrenèrent, mais au lieu de trouver la rédemption, Oriel se

perdait dans un abîme sans fin de tourments intérieurs. La volonté de vivre s'amenuisait face à la terreur de devenir un monstre encore plus sombre. La peur de lui-même le rongait comme un poison. Alors, dans une nuit où les ombres paraissaient plus épaisses que jamais, Oriel prit une décision funeste. Les ombres de sa propre création l'encerclaient, tandis que la solitude de son duplex devint témoin de la fin tragique d'une âme tourmentée, d'un esprit torturé, rendu ainsi par une vengeance pervertie. Oriel ramassa un manteau et sa guitare puis marcha dans les ruelles de Brooklyn plongées sous la pluie, ainsi, ses larmes se fondait parfaitement dans le décor. Il pénétra dans le cimetière de Green-Wood, et arpenta les allées moroses. Il s'arrêta devant la pierre tombale qu'il cherchait, "Greta Moray, 02\08\1976 à 24\11\2016". Il s'assit doucement sur l'herbe fraîchement coupée et contempla la tombe tristement vide, laissée à l'abandon. Il prit la guitare sous son bras et gratta les cordes pour trouver un air. Les notes s'écoulaient dans un silence de plomb, quand Oriel se mit à chanter :

- "Mon ressenti ne change pas, ça m'inquiète.
J'ai de l'amour mais il y a la haine qui empiète.
Mmh, je ne sais pas trop ce que j'ai, je ne suis pas dans mon assiette.
Non, je ne suis pas d'humeur à la fête.
Je ne sais pas trop ce que j'ai, j'ai un peu mal à la tête."

Il fit une courte pause pour s'imprégner de tous ces sentiments qu'il tentait de comprendre.

Puis reprit :

- "Car trop peu me comprennent, maman. Trop de peine, maman, mon cœur saigne, maman.
Je sais que je ne peux pas fuir maintenant, dans les pires moments.
Je me sens seul au cœur du peloton, la pression a haussé le ton.
Je sais que j'ai touché le fond, et je paye les frais de ma dévotion.
J'ai du mal à dire "je t'aime", du mal à exprimer mes émotions.
Moi, je n'ai pas toutes les notions, je n'ai pas toutes les solutions.
La vie enseigne, la mort corrige...
Je me déplace, tout s'efface comme les traces mais toutes mes valeurs sont tenaces.
Je vois la même face dans la glace, le même cœur froid comme la glace.
Comme celle qui fond dans les océans, j'ai l'impression que ma vie n'est qu'un ver d'eau géant, tous mes sentiments sont réduits à néant.

Tout est cher, bien-être et bonheur sont payants, on vit dans un système assez malveillant, à croire que le paradis n'est plus attrayant.

J'ai froid dans le dos, le futur est effrayant.

Ne vois-tu pas que le monde se meurt et que les étoiles ont arrêté de danser ?

Ne vois-tu pas qu'il n'y a plus rien de censé ?

Ne vois-tu pas que les routes sont pavées de ronces et que j'ai arrêté d'avancer ?

Je me suis trompé tellement de fois et j'ai toujours mal au même endroit, beaucoup trop de peine en moi..."

Les dernières notes mouraient et il rouvrit les yeux qu'il avait clos pendant ses aveux. Il se releva et laissa sa guitare sur la tombe de sa mère. Puis, il reprit sa route. Il trouva un pont, il pouvait y observer tout le quartier, les lumières scintillaient dans la nuit innocente et seules les étoiles seraient témoin de cette fin tragique. Oriel était penché sur le rebord en pierre, pensif, il appréhendait, mais restait persuadé que c'était la seule solution. Le poids de ses démons le poussa à monter sur le rebord, s'imprégnant ainsi de l'ambiance apocalyptique, sa mort proche. Il ressentait le besoin de dire une dernière fois au monde ce qu'il pensait avant de disparaître. Alors, il serra tellement fort les poings que ses phalanges blanchirent. Il ferma les yeux et hurla face au monde :

- Je vous regarde et je deviens misanthrope. Rappelez-vous de ce que vous êtes, un grain de sable sur Terre, une poussière dans l'espace !

Soudain, une voix familière et mélancolique le tira de sa délivrance. Il se tourna légèrement et fut surpris voir embarrassé de la trouver ici, son étoile. Était-il béni ?

- Toi aussi, tu viens ici ? Dit-elle d'une voix emplie de chagrin.

- Pourquoi es-tu là ?

L'avait-elle entendu se confier ? Si c'était le cas, Oriel était au comble de l'embarras.

- Sûrement pour la même chose que toi. Répondit-elle tout en regardant l'eau du canal plus en bas. Quand elle releva la tête, un regard suffit pour qu'ils se comprennent.

- Non, tu ne peux pas... Je t'ai sauvée Andréa.

Oriel se sentait anéanti, il avait tout fait pour qu'elle continue de briller, jusqu'à s'abandonner lui-même, or, il ne voyait plus les flammes danser dans ses yeux bleus. Ils se regardaient tous les deux dans les yeux, son cœur battant plus fort chaque seconde, il sentait qu'il se brisait en voyant des larmes couler le long des joues d'Andréa.

- Andréa, je l'ai tué... Pour toi, pour que tu n'arrêtes jamais d'être qui tu es. On ne se connaît pas, mais la seconde où je t'ai vu briller au milieu de tous ces gens alcoolisés, j'ai su que je t'aimais et que je devais te protéger. Je t'ai vengée de ce qu'il t'a fait pour que jamais tu ne cesses d'être comme cette nuit-là.

Il avait senti le besoin de tout lui avouer, sans doute pour se sentir plus léger avant de mettre fin à ce calvaire. Il s'attendait à ce qu'elle le rejette, qu'elle lui dise qu'il était un monstre d'avoir tué quelqu'un pour une inconnue. Mais à la place elle répondit :

- Merci, Oriel.

Andréa monta sur le rebord près d'Oriel et embrassa chastement sa joue, puis chassa la larme qui coulait en silence sur la face d'Oriel, avec son petit pouce. Oriel entrelaça leurs doigts, et plongea son regard dans le sien, il l'observait et elle se colla contre lui. Oriel était surpris de son geste, avait-elle ressenti la même chose ce soir-là ? Puis, dans une ambiance morbide, ils se laissèrent tomber vers l'autre côté. Pendant la chute, Oriel chuchota son unique je t'aime et ils s'abandonnèrent, enfin. Oriel et Andréa avaient préféré prendre le chemin de l'espérance plutôt que celui qui le condamnerait à une souffrance éternelle.

La Rachel rêvant de demain

Je me pose cette question : si j'avais pu, j'aurais ... suivi d'un moment, anodin comme important. Je me demande effectivement si j'aurais été capable d'éviter, d'atteindre un objectif. Je ne suis pas triste pour autant, ou en colère, car je sais que cela n'était pas de mon ressort. Ce dont je veux parler ? L'impuissance. Cette chose qui, sur le coup, nous donne envie de tout détruire, y compris moi-même. Je me sens bien bête car, je le répète, ce n'était pas de mon ressort. Pourtant, cela ne m'empêche pas de penser à mon amie Nathalie. Voici notre histoire, aussi belle que brève... et tout cela, à cause de ce que je suis...

Je m'appelais Rachel.

C'était en sixième, en début d'automne, lorsque je vis pas moins de trois garçons me faire la cour, du moins, à la façon que les jeunes le font de nos jours – je me sens vieille rien qu'avec cette expression "de nos jours" lol- , à savoir en te parlant -ou gueulant- tes atouts physiques tout en ricanant d'un air méprisable. Bien entendu, je ne dis pas que tous les garçons sont comme ça, mais il n'empêche que certains -tout comme les filles qui ont déjà tenté de draguer un mec- sont capables de parler de cette façon. Le seul point positif, c'est qu'au moins, il était honnête sur ses intentions, en même temps vu le regard qu'il m'imposait à voir, c'était bien facile de savoir ce qu'il voulait, tel un rapace attendant que sa proie ne cède – cette métaphore, par ailleurs, me rend un peu nerveuse –.

Malheureusement pour lui, je ne suis pas ce genre de fille. J'ai donc rejeté poliment son invitation à être son "coup d'un soir" et il m'a bien entendu insulté de tous les noms. Des ancêtres féminins que je ne connaissais pas se sont même fait insulter de catin dans cette histoire. En vérité, sa perte de sang-froid m'a prouvé qu'il n'était encore qu'un gosse fraîchement sorti de

la primaire -bien que l'on était tous les deux des enfants à cet âge selon moi.

Je ne me suis pas sentie mal. Au contraire, j'étais à deux doigts de rire aux larmes, mais mon expression en donnait l'impression inverse. Cela dit, je savais que si je ne sortais pas de se pétrin rapidement, les choses risquaient s'aggraver.

C'est alors que je vis ma purée de sauveuse : c'était Nathalie.

C'est une jeunette qui avait sauté une classe en primaire – donc, par raccourci exagéré, très intelligente- et était grave belle au point que tous les garçons la voyaient comme un potentiel "love interest". Je vais pas rentrer dans les détails mais en vrai elle les a bien sermonné, a mis quelques coups de pied dans les noisettes de ces viles manants qui ont vite déguerpi en retournant dans les jupes de leur mères.

Après l'incident, on s'est vite rapprochées et on est devenue BBF - best friends forever pour ceux qui savent pas-. On mangeait fast-food et des cookies fait maison ensemble, on aimait écouter de la musique d'un cartoon appelé "Avatar le dernier maître de l'air" au point de faire gueuler de rage mes voisins d'en bas et on allait parfois jouer et faire nos devoirs en même temps -je sais même plus comment on a fait-. Elle était d'une douceur à toute épreuve bien que son caractère avec autrui était bien trempé. Encore aujourd'hui je me souviens de la fois où elle a jeté un regard noir à la prof qui s'est subtilement moqué de mon devoir sur les agents chimiothérapeutiques car c'était selon elle "un sujet trop dur pour moi". La prof s'est arrêtée net quand elle l'a vu. Je pense qu'elle s'est arrêtée surtout parce que les parents de ma pote sont riches.

Elle était donc riche, belle, intelligente et populaire.

Mais en vrai, c'est pas d'elle dont je vais réellement parler dans cette histoire. Et n'allez pas croire que j'étais jalouse -bien que je l'enviais pour sa beauté – d'elle ou que je me pliais à ses moindres colères et caprices. Moi aussi j'avais et j'ai mes qualités, et elles ne manquaient pas de plaire à ma pote. C'est d'ailleurs pour cela qu'on s'est rapproché. Le seul truc que j'avais

à me reprocher, c'était ma perte de cheveux qui me rendait moins populaire auprès des garçons. Les jours ont passé et je jouais moins en travaillant en même temps, comme je le faisais. Ma mère m'interdisait de plus en plus de sortir en hiver, de peur que j'attrape froid. Mais ce n'est pas ça qui allait me tuer. Si ?

Désolé d'avoir autant de tact avec vous, encore maintenant, je ne me rends peut-être pas compte de ce que vous ressentez justement. Si vous lisez cette lettre, c'est que ma mère a dû la trouver cachée dans ma chambre sous mon oreiller arborant la tête de Aang, mon personnage préféré et le personnage principale dans Avatar. Désolé de vous quitter si tôt, ou un peu plus tard, car au moment où j'écris cette lettre, je me sens plus ou moins bien. Mais c'est vrai que je me sens un peu fatiguée.

Maman, merci pour ces cookies que tu m'as préparé au cours de ma petite existence. Je sais que tu pleurais en cachette quand je faisais semblant de dormir paisiblement. Tu savais que je souffrais et que mon crâne rasé me gênait quand j'ai dû me rendre au collège avec une perruque. Nathalie, j'ai tellement de choses à te dire, mais j'attendrai que tu me rejoignes, mais surtout le plus tard que possible OK ?!

Du coup, les questions que je pose sont les suivantes : si j'avais pu être en bonne santé, peut être que je jouerais avec Nathalie et je n'aurais pas à écrire cette maudite lettre. Si j'avais pu naître comme une enfant normale, peut-être aurais-je pu rester avec toi, maman, et aussi avec le reste de ma famille ? Est-ce que j'aurais pu avoir plus de temps devant moi si j'avais la force nécessaire de résister à ce poison ?

Au début j'avais peur mais comme je l'ai déjà expliqué, cette peur n'est plus d'actualité, car j'ai quitté le chemin de la peur pour me réfugier dans celui de l'amour et de la tendresse. Maintenant, je sais que, tôt ou tard, je devrai à nouveau prendre le chemin de la peur, me conduisant à ce froid d'hiver dont toi, maman chérie, tu voulais tant m'écarter.

Je m'appelle Rachel et je suis au lycée. Enfin, aujourd'hui, je devais avoir l'âge d'aller au lycée d'après mon imagination débordante de débilité (c'est aussi le temps maxi de mon existence). En vrai je suis en quatrième et je suis à la fin de mon année pour la troisième. J'ai eu des regrets et je continue d'en avoir aujourd'hui. Je peux supporter l'incertitude, mais pas les regrets. Peut-être que j'aurais dû manger plus de cookies, ou encore plus sortir avec Nathalie, ou encore accepter la demande de ce garçon pour mieux connaître "son monde"... non. Ce n'était pas mon monde et encore moins le chemin auquel j'aspirais. Il est 23h50. Il est temps de me coucher mais pas pour la vie lol.

Au moins ce soir, je peux dormir tranquille. Je dois vous quitter, pour prendre un autre chemin, mais ici, c'est celui du sommeil éphémère. Ne vous inquiétez pas trop pour moi, que ce soit avant ou après ma mort.

Alors, maman, papa, Nathalie,

Je vous aime,

Merci

Signé.... La Rachel rêvant de demain.

L'homme du bar

Jean venait d'arriver dans ce café-restaurant londonien à Soho avec un style des années soixante-dix...

La pluie, dehors tombait à torrent frappant sur les vitres, il rangea son parapluie en contemplant la beauté du lieu où il venait d'entrer. Un décor de film se présentant devant lui, une dizaine de tables ronde en bois de chêne noir et un comptoir en bois rouge faisant contraste avec les murs eux en effet brique.

Une musique de jazz en fond, piano, contrebasse et guitare s'accordant à merveille. Il ne savait guère quels étaient ces artistes, mais ils jouaient de manière à émettre des frissons.

En avançant un peu, il sentit quelques regards se poser sur lui mais n'y prêta guère attention, se contentant de sourire à celui qui veut bien le voir....

Il partit alors s'asseoir sur l'un des tabourets du comptoir tout en commandant une boisson au barman.

-Un Whisky s'il vous plaît...

-Très bien !

Il avait passé une longue journée très chargée et épuisante il est vrai.

Il n'en pouvait plus, sa femme venait de le quitter par message une heure auparavant, le jour de son trente-cinquième anniversaire prenant avec elle ses deux filles de huit et trois ans...

Il était fatigué de la situation. Le serveur ramena son whisky et commença à boire son verre, il mit alors 4£ sur le comptoir avant que le barman ne l'arrête.

-Quelqu'un a déjà payé pour vous.

-Vraiment ? Qui-est-ce ?

Le barman ne répondit pas et repartit servir d'autres clients qui venaient d'arriver.

Jean regarda autour de lui mais n'arriva pas à distinguer l'inconnu qu'il lui avait payé ce verre pour le remercier, alors il replongea dans ses pensées en allumant une cigarette.

Ce fut d'une courte durée, une main vint se poser sur son épaule tout en délicatesse puis une deuxième.

Jean se retourna doucement et vit apparaître un homme qu'il avait aperçu en arrivant. Il était grand, avec une belle barbe noire, des cheveux ébènes coiffés-décoiffés, très chic avec un joli pantalon beige chino assemblés à une chemise blanche et une veste de costume bleu marine...

-Je suppose que c'est vous qui m'avez offert ce verre ...?

-En effet, c'est bien moi, je ne savais point comment vous aborder, alors j'ai pris l'initiative de vous offrir ce verre...

-Et quel est le nom de notre gentleman ?

-George, enchanté, et vous ?

-Jean, de même.

La voix de George était assez grave, dans les sonorités d'un ténor, on supposerait presque qu'il ait fait de la chorale plus jeune tant sa voix était mélodieuse.

George tendit sa main et Jean la prit entraînant une poignée de mains remplie de testostérone chacun se regardant dans les yeux, le temps avait l'air de s'arrêter avant que Jean reprenne la parole.

-Eh bien George, je ne suis pas vraiment de ce bord là à vrai dire, sans vouloir vous offenser.

-C'est cela oui...

George finit par s'asseoir au côté de Jean, et tout d'eux discutèrent de la vie en général et du mauvais temps qu'il faisait dehors.

-La pluie repose à force vous ne trouvez pas ?

-Si en effet...

La conversation était assez platonique au fil du temps qui passait, George regarda sa montre et prit la parole.

-Bon et bien, ce fut une belle rencontre Jean, néanmoins il se fait tard alors je vais rentrer.

-Je vois, de même, puis-je vous raccompagner ? Je n'ai point hâte de rentrer chez moi à vrai dire...

Le visage de George s'éclaircit soudain tout en acceptant la requête il fit un sourire discret destiné à Jean.

La pluie commençait doucement à s'arrêter, les grosses gouttes était de plus en plus petites, et la mélodie de jazz en fond de plus en plus douce...

Les deux se levèrent finissant chacun leur boisson d'un trait.

Se dirigeant vers la porte, ils regardèrent l'horloge, vingt-trois heures cinquante il était marqué.

Jean poussa la porte et ressortit son parapluie que George prit et le souleva à sa hauteur.

-Tu habites vers où ?

-Mayfair, et toi ?

-Westminster mais évitons d'en parler si tu le veux bien.

-Très bien. Je vais appeler un taxi !

George s'avança tout en redonnant le parapluie à Jean et appela un Taxi qui passait par là.

Le Black cab s'arrêta devant eux et ils montèrent à l'intérieur, les sièges étaient en cuir noir, l'odeur d'un arbre magique vanille accroché au rétroviseur envahissait tout l'habitacle donnant cet aspect encore plus cosy à la voiture.

-Je vous dépose où ?

-Mayfair, 36 rue Saint Davis s'il vous plaît.

Le chauffeur mit la radio avec un fond de blues

Ils sourirent chacun et Jean cherchait le regard de George le plus possible de manière discrète.

Jean sentit comme une pulsion jamais ressentie en lui, il plaça sa main sur la cuisse de George le plus futilement possible ce qui ne le laissa pas indifférent.

-Pas de ce bord en effet...

À cette remarque Jean retira immédiatement sa main, il se sentait coupable d'avoir trompé sa femme, il imaginait qu'elle devait l'attendre chez lui, que ses filles dormaient paisiblement dans leurs lits et qu'ils les retrouveraient après.

Il prit son téléphone, fit son code et appela sa femme, les premières sonneries se firent entendre.

-T'appelles qui ?

-Heu rien personne, c'est pas important.

-À cette heure-là ?

-Pose pas de questions.

George était vexé, il n'avait guère l'habitude d'être rejeté comme ça si tard, les hommes tombaient comme des mouches d'habitude, mais celui-ci non et cela l'avait interpellé.

La dernière sonnerie arriva et cela avait raccroché, pour en rajouter une couche, la femme ou plutôt l'ex-femme de Jean lui avait créé un répondeur personnalisé.

-Me rappelle pas connard, c'est la dernière fois que tu entends ma voix, va crever en enfer !

Après le bip sonore, veuillez enregistrer votre message.

George rigola à plein poumon avant d'enchaîner lui-même pour répondre au répondeur de Jean en lui prenant des mains.

-T'inquiète pas ! Il est entre de bonnes mains maintenant.

Et George raccrocha.

-C'était qui au fait ?

-Mon... ex-femme il paraîtrait vois-tu.

-Elle a l'air de t'apprécier je crois bien, combien de temps que vous étiez ensemble ?

-C'étaient nos dix ans ce soir...

George venait enfin de comprendre que ce n'était pas vraiment la soirée pour lui faire l'amour.

Un arrêt sec venait de les ramener à la réalité.

-Ça vous fera 20€ !

-Bien.

George en donna 30 tout en lui disant de garder la monnaie et sortit, quant à Jean il restait bloqué dans la voiture, la pluie s'était arrêtée et il faisait bon dehors.

-Tu viens Jean ?

-Oui pardon, j'arrive !

Il sortit à son tour avec l'aide de George qui lui avait proposé sa main.

Il l'emmena devant la porte de sa résidence avant de tourner les talons.

-Je t'aurais bien proposé de monter mais finalement, j'ai une autre idée, on va se balader dans Grosvenor Square, ça te fera le plus grand bien, surtout de nuit, il y a de magnifiques fleurs bleues qui scintillent, tu vas adorer !

-Très bien je te suis alors.

Jean prit la main de George, elle était chaude, légèrement moite et humide à cause de la pluie qui était tombée et la chaleur étouffante du taxi.

George souriait comme un enfant, il ne savait pas vraiment ce qu'il faisait, mais cela lui plaisait bien comment se déroulaient les choses.

Arrivé à Grosvenor, George escalada le portail quant à Jean qui le regardait ébahi.

-Qu'est-ce qu'il y a ? T'as peur de te faire chopper ?

-Oh, eh bien, c'est que je n'ai jamais fait cela.

-T'as eu une adolescence de merde dis-moi !

-Je ne te permets pas.

-Mais moi je me permets figure-toi !

Jean acquiesça un rictus.

-Bon. Je viens t'aider !

George revint de l'autre côté en quelques instants.

-Madame la comtesse, après vous je vous prie !

-T'as un humour laissant à désirer George, le sais-tu ?

-Et comment que je le sais !

Jean commença à grimper, il était très gauche et George en profita pour l'aider, alors il lui mit une main sur les fesses, ce qui fit sursauter Jean.

-Désolé, tu me faisais trop de peine pour laisser passer ce carnage spectaculaire qui est ton niveau de grimpeur.

Ils finirent tous deux par être de l'autre côté de la clôture et marchèrent sur le sentier qui se présentait devant eux.

Il était fait de béton noir laissant dégager l'odeur petrichor que dégage le sol après la pluie.

Les deux tourtereaux finirent par se poser sur un banc non loin du portail d'entrée.

Ils virent alors les parterres de fleurs bleues scintillantes dont George avait parlé au préalable.

-C'est beau n'est-ce pas ?

Jean ne répondit pas, il se contentait de regarder les yeux et les lèvres de son interlocuteur, il était obnubilé par lui, ses mots résonnaient plusieurs fois dans sa tête.

-Jean ? Tu m'écoutes ?

Toujours pas de réponse, il posa sa tête sur le bras de George et frémit un peu.

-Tu aurais dû me le dire que t'avais froid...

George enleva sa veste et la posa avec délicatesse sur le dos de Jean, celui-ci en avait aussi profité pour l'embrasser sur le front.

-Merci pour la veste...

-C'est normal.

La fatigue se faisant ressentir du côté de Jean, George prit l'initiative de rentrer après être resté une bonne heure dehors.

Sur le chemin du retour Jean avait placé sa main dans la poche arrière du jean de George ce qui ne lui avait pas déplu.

Ils arrivèrent enfin de nouveau devant la résidence, le trajet fut silencieux mais apaisant.

Chacun se regardant dans les yeux dérivant sur les lèvres de l'autre, aucun des deux n'osait faire le premier pas, au moment où leurs visages se rapprochaient doucement, la porte d'entrée de la résidence vint à s'ouvrir brusquement.

Le visage de Jean recula aussi rapidement que la porte elle-même, deux jeunes adultes sortirent bien alcoolisés à la recherche d'une soirée à faire.

-Eh les gars ! V'nez avec nous ! On va faire la tournée des bars !

George était dégoûté, il refusa poliment et resta fixé sur la bouche de Jean qui s'ouvrit pour prendre la parole.

-Bon, je vais y aller George je voudrais pas te déranger, à une prochaine...

Il recula doucement et commença à partir, traînant des pieds, il ne savait guère où aller et n'avait même pas pris le numéro du bel inconnu avec qui il avait passé une si bonne soirée...

Sans crier gare une main lui attrapa le bras.

-Tu me déranges surtout pas, monte chez moi, t'inquiète pas, il y a assez de place pour nous deux.

Le cœur de George battait à la chamade, cela ne lui était jamais arrivé une telle envie de connaître réellement quelqu'un.

-T'es sûr je dérange pas ?

-Non, tais-toi et monte.

Il lui tenait le bras fermement et ils commencèrent tous deux à monter les escaliers, c'était un vieil immeuble sans ascenseur et il restait encore quatre étages à monter.

-C'est encore loin sérieux ? Je suis crevé, t'abuses.

-Jean, tais-toi, moi aussi je le suis et je ne me plains pas autant ...

A force d'entendre les gémissements de plainte que ruminait Jean, George craqua et finit par porter madame la comtesse sur son dos le temps de deux étages.

Arrivé devant la porte il déposa délicatement Jean au sol, ouvrit la porte en tournant trois fois la clef dans la serrure et poussa la porte.

Jean entra à pas de loup, allant directement se poser sur le canapé, il était environ deux heures du matin.

Quant à George, il ferma derrière lui, trois tours de clef dans le sens inverse et entendit la télé s'allumer, la première chaîne fut culture info, rien de bien amusant, il partit s'asseoir à côté de Jean sur le canapé.

-Merci de m'avoir fait monter...

-Heureusement que je l'ai fait, ça aurait été non-assistance à personne en danger sinon !

Il rigolait, seul, comme toujours mais ça lui en était bien égal.

Il prit la télécommande, mit YouTube tout en choisissant une musique RNB chill en fond.

Ils passèrent leur temps à se regarder zigzaguant entre les yeux et la bouche, une tension telle se faisait ressentir dans toute la pièce, les visages se rapprochant de plus en plus, le souffle chaud s'évaporant dans le cou de l'autre, leurs lèvres allaient se toucher et soudain...

Une sonnerie de téléphone se fit entendre dans la poche de Jean ce qui le fit sursauter et recula encore une fois de façon assez brutale.

Il sortit son téléphone de sa poche, le numéro de sa bien-aimée était affiché, il s'est alors empressé de décrocher.

- Tu m'entends petit con ? Tu me remplaces déjà, mais pour qui tu te prends sérieux, connard !

Elle raccrocha net.

-Bon Jean, j'ai trop attendu et elle c'est une pute.

George dans un élan de folie prit Jean tel un sac à patate et le dirigea vers sa chambre, arrivé devant le lit il le jeta dessus.

-Et si...

-Et si quoi Jean ?

-Elle avait raison ?

-Je t'interdis de dire ça.

-Mais ?..

Jean n'eut le temps de finir sa phrase que George l'avait déjà rejoint dans le lit.

Il passa sa main sous son t-shirt quelques instants, Jean n'eut le temps de dire non car lui-même en avait très envie aussi.

Jean sur le dos, George en profita pour se mettre en califourchon sur le torse de Jean, rapprochant dangereusement son visage de celui-ci pour enfin l'embrasser...

La nuit fut courte pour les deux hommes qui venaient de tomber amoureux l'un de l'autre.

Au petit matin, réveillés par les doux chants des oiseaux, chacun déjeunait dans les tenues d'Adam et Eve...

Et voilà,

Fin !

Le corps est le tombeau de l'âme

Ce matin-là, lorsque j'ai ouvert les yeux sur le plafond de ma chambre, j'ai pensé, comme tous les matins, que j'allais passer une très mauvaise journée sur Terre. J'ai humecté mes lèvres sèches sans éprouver le moindre remord pour les bouteilles vidées la veille. J'ai posé mes pieds nus sur le sol, moelleux sous la poussière, puis j'ai poussé d'un grand effort pour arracher aux draps ce corps, ce matin plus pesant encore. L'alcool avait fait son job : ma figure était aussi raide et lourde que ma carcasse, et ma cervelle flottait sous mon crâne, morte.

J'ai ensuite trainé mes os et ma chair jusqu'à la cuisine. Gazinière flambant neuve, cafetière dernier cri : elle et l'appart' m'avaient drainé, meubles tout droit sortis d'une publicité. J'ai bravement soulevé mon bras décharné, fixé mes phalanges écrasées sur le bouton gras de ma nouvelle entité. Je les ai contemplés un temps. Leur silhouette s'est parfaitement reflétée dans les billes vides au fond de mes orbites. Ces bulles opaques qui me servaient à contempler ce pourquoi j'étais censé subsister. J'ai tant bien que mal réussi à les décoller de ces extensions éloignées. Puis j'ai attrapé la tasse fumante et rempli ma carcasse du breuvage enchanté.

Dans des gestes parfaitement orchestrés par mon clavier, j'ai glissé le mobile dans le creux de ma main qui lui était dédié. Puis j'ai laissé ma cervelle s'y égarer comme chaque matinée. Les billes ont roulé à toute allure dans mes orbites, de joie valsant devant cette quantité bouleversante de banalités, que j'ai laissé défiler plusieurs minutes ou plusieurs heures sur l'écran délicieusement satiné. Si lisse et si plat que les doigts y patinent avec plus d'aisance que sur de l'huile. C'est ce même écran qui a rappelé à mon cerveau, dérouté par ses soins, qu'il était temps de se rendre à l'entrevue dont dépendra l'avenir de ce ramassis de chair crue.

Comme chaque matin, sortir de cet appart' a été aussi brutal que d'être expulsé hors du vagin de ma mère – même si je ne m'en souviens pas. Comme chaque matin, mon corps a refusé de le quitter. Ce foyer si

confortable que j'avais joyeusement construit tout autour de mon corps, à l'aide d'économies gagnées à la place de toute une vie.

« Home sweet home », dehors s'est retrouvé mon tas d'atomes. Ma carcasse cassante pliée en deux sous le poids de l'air urbain, les pieds enlisés dans le palier. J'ai frissonné au contact du froid de janvier, contraint de rabattre mes paupières sur mes billes affolées. Dans mes muscles frêles j'ai puisé pour me hisser jusqu'à ma boîte en acier, peut-être l'objet le plus cher à cette lointaine vie qui a un jour été mienne.

J'ai laissé mon corps s'écraser sur le siège dont le cuir luisait faiblement sous l'épaisse couche de poussière. Je n'ai pu distinguer que des formes floues à travers le pare-brise trouble, et me suis brutalement surpris à souhaiter la mort de mon corps dans une quelconque tragédie. Mais les billes se sont fébrilement accrochées à l'écran satiné assis à ma droite, et j'ai aussitôt cessé de penser. Mes mains de plus en plus petites, de plus en plus dur et froides, ont harmonieusement guidées l'amas d'acier hors de sa tanière.

La froide machine et mon corps de moins en moins chaud se sont amoncelés derrière les cadavres de métal. Ils jonchaient le ruban grisâtre jusqu'à perte de vue. Le bitume semblait s'étendre jusqu'aux enfers, se confondant en son bout avec la grisaille écœurante du matin. A travers les vitres sableuses, j'ai distingué sa surface nauséabonde, celle qui déchire sans vergogne les landes autrefois si verdoyantes de la planète Terre, faisant de la place pour nos pattes écarlates de zombies exilés.

La file de charognes a lentement franchi l'entrée hostile de la capitale Saint-Supplice. La procession glacée s'est ensuite divisée en plusieurs groupes qui ont arpenté les moindres recoins de la cité, à la recherche de quelque chose qu'ils ne trouveront jamais. En tout cas pas aujourd'hui. L'âpre bloc de béton aux boyaux enchevêtrés avait été construit précisément dans le but de les égarer. Effacer leurs souvenirs, leurs rêves et parfois de leur âme se repaître. Mais ce matin ma cervelle n'a pas oublié. L'écran satiné a été formel : c'était un rendez-vous que je ne pouvais et que je ne devais pas manquer.

*

J'ai laissé mes billes lire avec grande peine l'enseigne du petit café. Ses grésillements frénétiques ont toujours aveuglé les zombies errant sur le bas-côté. Mon bras maigre a poussé la porte, dévoilant les entrailles chaudes et étouffantes du restaurant, dont l'odeur entêtante des grains m'est vite monté à la tête. Mais mes lèvres se sont aussitôt fendues en une grimace de surprise déçue et soulagée. Selon l'horloge, ma dépouille était ici une heure prématurée. L'écran satiné l'avait mal guidé. Comme quoi il lui arrivait peut-être de se tromper. J'ai donc laissé mes jambes me sortir du café. Mon cadavre est resté planté là, prostré sur le sentier battu par les vents et bousculé par les autres morts-vivants. Comment distraire ce corps durant une heure pleine ?

S'est alors produite une mystérieuse affaire. Ma cervelle flottante a fait la morte, a ignoré de mon mobile les appels sucrés. Mes neurones se sont réveillés, ont conduit loin du café mon tas de chair, jusqu'à une petite pharmacie au bout d'un chemin désert.

L'enseigne ne clignotait pas. Les ampoules étaient grillées et l'impasse plongée dans une pénombre voilée. Je me suis approché de l'entrée, franchis la porte et inspirai une odeur familière, qui a zébré mon nez à l'image d'un éclair. C'était un parfum de jardin, de pelouse, d'herbe. Une senteur qui m'a ramené plusieurs années en arrière. Enfermé dans les viscères d'une prison légale mais pas moins austère, mon cadavre avait été retenu prisonnier, dans le but précisément de chasser mon coup de foudre pour la pelouse. Un séjour qui n'avait pas eu l'effet escompté. Non, il en avait engendré d'autres, peut-être mille fois plus difficile à soigner.

Mon corps a tressailli d'effroi. Comment de telles pensées pouvaient encore traverser les replis de mon cervelet, après tant d'argent versé pour l'en préserver ? Tout était pour le mieux et devait le rester. Mais mon cervelet semblait avoir changé justement. Et comme il a ignoré les appels de mon cellulaire, aux supplications de mon corps pour faire demi-tour il est resté indifférent. J'ai trainé mes os et ma chair vers le comptoir de la boutique,

senti ma bouche s'ouvrir sur les rares mots qu'elle pouvait encore articuler, faute de récente mise en pratique.

– De l'herbe. Un gramme, siouplaît.

Le zombie derrière le comptoir a scruté d'un regard mort le fond de mes billes, avant de s'exécuter au le plus grand malheur de mon corps. Ma langue et mes lèvres ont réussi à se coordonner pour prononcer une formule de remerciement, puis d'adieu lorsque j'ai quitté la pharmacie factice.

Mon cadavre a erré jusqu'au seul carré vert au milieu des viscères de béton, jusqu'au seul lieu arpenté par autre chose que des carcasses bidon. L'herbe en poche, j'ai poussé le portillon du parc dans une longue note nostalgique. Mais aucun zombie n'a levé les yeux, faute encore de mise en pratique. En revanche, plusieurs enfants et bêtes en laisse ont tourné la tête vers mon tas de graisse, leurs yeux pétillants cherchant encore quelque chose au fond de mon regard transparent. J'ai marché tête baissée vers le fond du jardin, à l'ombre glacée des arbres élancés, êtres innocents comme bêtes et bambins. Dans la pénombre secrète de leurs silhouettes, j'ai tiré de ma poche mon sachet d'herbe fraîche. J'en ai pris une poignée tremblante que j'ai versé le long d'une feuille chiffonnée, roulée puis enflammée. J'ai cru entendre les arbres tousser. D'un zombie maternel j'ai croisé les billes hérissées, ses yeux brisés balayant sans la voir ma carcasse, de la sienne le miroir. Son œil à elle étaient plein de crasse, son regard poussiéreux reflet de son crâne creux, son âme dédiée à ses morveux.

Je l'ai gratifié d'un sourire gercé avant de rabattre le rideau sur mes propres cavités, mon cervelet à moi se consumant dans des soupirs feutrés. Les heures ou les minutes se sont inlassablement écoulées. Puis le « bad trip » s'est amorcé.

De mon corps je ressentais le poids de chaque tissu convulsant, de ma peau chaque replis ballants, des marées de mon sang chaque mouvement. Je me suis senti sali, grouillant. Rempli de sacs sanglants et palpitant. Pour la première fois, j'ai éprouvé les sens de restes vivants. Je me suis senti

convulser à mon tour. Secoué par des frissonnements glacés. J'ai voulu cracher, éjecter, dégueuler. Me désorganiser. Un seul s'est envolé.

Ma cervelle a pris l'air pollué, mon esprit je me suis aéré. Je l'ai senti flotter loin, très loin au-dessus des macchabés urbains. Mon enveloppe abandonnée reposait sur le banc, une poupée de chiffon à la vue des enfants. Un déguisement avec pour les yeux deux trous béants. Mes billes sont devenues des œillets. Ont pu observer.

Une cage. Une cage de chair, une cage de sang. Une prison de cellules, une bastille de globules. Une dépouille vivante piégée dans une geôle géante, la plus grande, dont il est impossible de s'évader. Jusqu'à cette matinée qui pourtant comme chaque jour avait démarré.

*

Une ou plusieurs heures s'étaient écoulées lorsque mes yeux neufs ont contemplé l'enseigne du café. Du moins ce qu'ils pouvaient en distinguer, le cerveau si embrumé qu'un écran de fumée voilait mes œillets.

Après avoir poussé une seconde fois la porte, j'ai balayé des yeux écarquillés sur la clientèle de macchabée jusqu'à fixer une silhouette attablée. Une silhouette qui est restée silhouette à mesure que je m'approchais. Ces contours semblaient gommés, faits d'une trainée de craie et illuminés d'une sinistre lueur bleutée. Je me suis maladroitement glissé sur la banquette face à elle, contractant nerveusement mes paupières sur mes prunelles.

– S'cuzez l'retard, ai-je entendu ma bouche crier d'une voix éraillée.

J'ai toussoté, brutalement conscient des effluves qui s'en dégageait. La silhouette a levé la tête. Au milieu du visage dilué j'ai le regard de deux œillets. Pas des bulles ou des billes, des œillets. Des yeux. Semblables aux miens.

– Ne vous excusez pas, monsieur, je suis ravie que vous ayez pu venir. Ce rendez-vous me tenait vraiment à cœur. Vraiment à cœur, a répété la

silhouette d'une voix fluette très différente des grincements des squelettes, quoi que peut être un peu fraîche.

Ma bouche s'est fendue en sourire tordu et j'ai hoché la tête.

– Nous avons étudié votre cas, monsieur, et nous pensons que vous avez votre place parmi nous. Cependant, nous avons également un protocole que nous nous devons d'appliquer, comprenez-vous. Ainsi monsieur, j'espère que vous ne voyez aucun inconvénient à répondre à ces quelques questions réglementaires.

Ma tête a mécaniquement pivoté de droite à gauche. J'avais tiqué. Sa voix sonnait comme une cloche, un grain qui accroche. Un raclement métallique au fond de sa gorge synthétique, l'intonation artificielle d'un être immortel.

– Parfait, a répliqué la silhouette en esquissant un sourire glacé. Commençons. Aimez-vous votre corps, monsieur ?

– Quoi ?

– Aimez-vous votre corps, monsieur ? En êtes-vous satisfait ? a-t-elle répétée sur la même tonalité, au souffle près.

– Bah non, a stupidement braillé ma bouche en oubliant de consulter ma cervelle.

Sous son regard patient, mes lèvres ont continué de remuer pour déverser un flot de mots incohérents.

– Bah prison, chair, sang, gratter, bestioles, vivant, mort, sert à rien quoi.

– Je comprends, a répondu la silhouette.

– Ça m'gratte, a sifflé ma bouche pendant que j'enfonçais mes ongles sales dans la peau de ma nuque.

– Je comprends, monsieur, a-t-elle répété. Souhaitez-vous être remboursé ?

– Euh.. ?

– Souhaitez-vous être remboursé, monsieur ?

– Euh bah ouais.

– C'est parfait, monsieur, c'est parfait.

D'une main floue, la silhouette a tiré de sous la table une pluie de feuilles multicolore, d'une gaité chatoyante qui jurait sublimement avec le décor.

–Veuillez signer ici, monsieur. Les feuilles jaunes, roses et bleues.

Elle a indiqué de son doigt vaporeux chaque espace de chaque feuille dédiée à l'étiquette encrée de monsieur. Lorsque ma main eut achevé son affaire, la silhouette m'a présenté mon revolver. Puis elle a quitté le café sans avoir consommé, sans se faire observer, sans même tourner la poignée. Moi, mon corps et mon pistolet sommes resté assis là quelques temps encore avant que le zombie ne se décide à nous mettre dehors.

De mes maigres jambes, je courrais presque. J'ai retrouvé ma caisse d'acier avec un plaisir flasque, sans rapport avec son prix : je partirai avant minuit.

*

Sur le parking, je m'extirpai fébrilement du bolide. Les zombies dormaient presque tous à cette heure-ci, persuadés que de leur coma coutumier rien ne pourra les tirer, certainement pas les crissements des graviers sous mes pas pressés.

*

La lourde porte a cédé sur ce qui ce matin était mon foyer. Sur le pas je me suis arrêté, grelottant mais patient, savourant la vue de ces meubles suédois qui m'avaient apporté tant de liesse. Tant d'entraves et de stress. J'ai brutalement serré mes paupières puis avancé les yeux grands ouverts vers les lumières.

Sur le balcon, face à la banlieue qui s'étendait jusqu'aux cieux, mon corps était droit comme un pieu. Des mes œillets j'ai apprécié cette marée

scintillante, cette mer grouillante de vie et de mort ; de ma peau ballante j'ai savouré les caresses du souffle tiède et stérile de la ville ; de mon flair les odeurs fraîches et secrètes du soir ; et de mon ouïe les voix, les peines, les joies, pour la toute dernière fois.

J'ai dégainé. La pression du métal glacé sur ma tempe a tout effacé. La lumière est devenue lueur, le souffle soupire, la fraîcheur extérieure et les voix chuchotent. Un voile drapait mes épaules. Un voile opaque. Et froid.

Une étoile a fait un clin d'œil et un filet argenté a traversé le canon du pistolet. Délicatement, j'ai tourné la tête de l'arme vers la mienne. J'ai plongé mon regard neuf au fond des entrailles sales de son œil noir. Peut-être essayais-je d'y déceler une lueur, même faible, un miroir qui me rendrait ce que j'avais égaré. Un fragment d'âme au fond d'une arme. Un éclat, je le savais, dormait au fond de ce canon. Il ne demandait qu'à sortir. A foncer entre mes deux yeux et à percer le trou qui m'ouvrirait au plaisir.

J'ai soutenu son regard. Jusqu'à sentir des perles chaudes et douces chatouiller mes joues. Jusqu'à ce que je m'effondre à genoux. Le filet scintillant renvoyait aux étoiles leur reflet, se jetait dans ma bouche, en effleurait la langue de sa saveur salée. Mon visage étincelait, moulé dans tout ce qu'offrait la voie lactée. Ma figure transformée en un miroir grossier dévoilait à la voute céleste de ce corps toute l'intimité, renvoyait aux astres de ses peines, de ses rires et de ses peurs l'ultime reflet.

La lune s'est crevé les yeux et j'ai fermé les miens.

Ici bifurquait mon chemin.

L'autre chemin

Dans un quartier paisible résidait Léa, une femme insouciante qui refusait de mûrir. Elle passait ses journées à rêver, à danser dans son humble demeure et à esquiver toute forme de responsabilité. Cependant, un jour funeste survint : la mort subite de ses parents. Léa se trouva confrontée à la rude réalité de l'existence, contrainte d'affronter des décisions qu'elle avait si longtemps éludées. Perdue et désorientée, Léa se questionnait sur le chemin à emprunter maintenant que ses parents n'étaient plus là pour lui apporter leur guidance. Tentée de s'enfuir et de perpétuer sa vie d'insouciance, elle ressentit au fond d'elle-même que quelque chose devait changer. C'est alors qu'un souvenir émergea en elle, les paroles maternelles résonnant dans son esprit : "Il existe toujours un autre chemin, ma chérie. Même quand tout semble obscurci par les ténèbres, recherche inlassablement la clarté." Animée par ces mots inspirants, Léa prit une décision audacieuse : confronter ses peurs et embrasser pleinement la complexité de l'existence. Elle débuta lentement dans l'accomplissement des tâches de ses géniteurs, pour faire face avec bravoure aux défis qui se dressaient devant elle. Chaque étape était un combat ardu, mais à mesure qu'elle avançait, elle ressentait sa force et sa résilience s'accroître. À la fin, Léa prit conscience que "l'autre chemin" ne représentait pas uniquement une fuite de la réalité, mais plutôt un parcours intérieur vers l'épanouissement et la découverte de soi-même. Malgré les embûches jalonnant son chemin, elle comprit désormais qu'elle possédait en elle la vigueur et la fermeté nécessaires pour le franchir. Et au fil des mois écoulés, Léa apprit à assumer ses responsabilités avec vaillance, à veiller sur son propre bien-être tout comme sur ses affaires matérielles. Elle mit en lumière des talents et des forces insoupçonnés enfouis en elle-même, retrouvant ainsi peu à peu le plaisir de vivre. Peu à peu, son appartement s'est transformé en un cocon chaleureux où elle pouvait se ressourcer et trouver du réconfort. Elle a renoué avec ses amis, retrouvé sa passion pour la danse et découvert un nouvel intérêt pour la cuisine. À chaque anniversaire de ses parents, Léa leur rendait hommage en créant quelque chose de spécial, une tradition qu'elle avait instaurée pour préserver leur mémoire. À chaque fois, elle ressentait leur bienveillance autour d'elle, les

guidant sur le chemin de la résilience et de la croissance. Léa avait compris que la vie était faite de surprises et d'épreuves, mais aussi de moments de bonheur et de joie. Elle avait appris à accepter toutes ses expériences et à savourer chaque instant, consciente que c'est grâce aux défis qu'elle était devenue la femme forte et indépendante qu'elle était aujourd'hui. Ainsi, le quartier tranquille voyait désormais en Léa une figure inspirante de courage et de persévérance, un exemple de résilience et de transformation. Et bien qu'elle n'ait jamais oublié ses parents, elle savait pertinemment qu'ils étaient fiers de la personne qu'elle était devenue. La vie de Léa s'était métamorphosée en un témoignage éloquent de bravoure et d'endurance pour tous ceux qui avaient l'honneur de la côtoyer. Elle avait surmonté maintes épreuves avec une abnégation sans faille, faisant montre d'une force intérieure remarquable malgré les vicissitudes rencontrées. Chaque nouvelle difficulté se muait en opportunité pour elle, dévoilant davantage sa détermination ainsi que son volontarisme à mener une existence pleinement assumée. Dès lors, elle s'était résolue à embrasser l'idée selon laquelle la vie est faite aussi bien d'accalmies que d'orageux tourments ; une alternance indispensable entre joie et tristesse conférant à son essence même tout son prix inestimable. Ainsi adopta-t-elle le regard toujours tourné vers l'avant, focalisée sur ce qui relevait encore du domaine du contrôle tout en abandonnant progressivement ce qui échappait irrémédiablement à son emprise souveraine. Son appartement était devenu un refuge de paix et de sérénité, où elle pouvait se ressourcer après une longue journée et prendre le temps de réfléchir sur sa vie et ses projets. Elle avait trouvé un équilibre entre son travail, ses loisirs et sa santé, prenant soin d'elle-même et de son bien-être comme jamais auparavant. Et à chaque fois qu'elle participait à une activité qui lui procurait du bonheur, qu'elle partageait un repas avec des amis ou qu'elle honorait la mémoire de ses parents, Léa se sentait reconnaissante pour tout ce qu'elle avait vécu et pour la personne qu'elle était devenue. Elle avait trouvé sa place dans ce monde, une place où elle pouvait être elle-même et s'épanouir pleinement.

Et malgré les épreuves et les cicatrices qui marquaient son passé, Léa était en paix et avait finalement réussi à se détacher de sa vie antérieure.

Le mauvais chemin

Les emballages de médicaments gisaient au sol. Tous vides. Elle comatait depuis près de 2 heures déjà. Etendue sur son lit, elle se sentait partir et cela la rendait heureuse. Tout allait enfin s'arrêter. Elle allait s'endormir et ne jamais se réveiller, enfin en finir avec cette vie dont elle ne voulait plus. Enfin arrêter de penser. Enfin arrêter de ressentir. Enfin arrêter de subir. Etendue sur son lit, le cerveau embrumé, les yeux vitreux, les doigts engourdis, elle ressassait sa vie. Pourquoi en était-elle arrivée là ? Comment sa vie si heureuse auparavant avait-elle bien pu se transformer à ce point ? Pourquoi cela lui arrivait-il à elle ? Toutes ces questions tournaient dans sa tête depuis 2 heures maintenant, sans pour autant qu'elle n'obtienne de réponses.

Sa vie avait basculé bien avant qu'elle ne s'engage dans des études qu'elle n'aimait pas. Dès le choix de ses spécialités en classe de seconde, elle savait que math, physique et SVT ne lui conviendraient pas. Mais ses parents en avaient décidé autrement : vu ses capacités dans les matières scientifiques elle deviendrait ingénieure et ferait de longues et prestigieuses études, même si ce n'était pas ce qu'elle souhaitait. Elle était intelligente, très intelligente, trop peut-être. Elle avait toujours eu d'excellentes notes et cela n'avait pas changé malgré ces spécialités qu'elle détestait. Ses notes n'étaient alors pas descendues mais sa santé mentale elle s'était dégradée, et elle le savait. Elle avait été submergée par le travail et la pression des résultats qu'attendaient ses parents. Elle passait des heures à travailler des matières qu'elle exérait et cela la minait. Elle pleurait tous les soirs en prévision des cours du jour d'après et en repensant au jour d'avant. Elle savait que ce n'était pas sa voie et qu'elle était en train de gâcher sa vie. Elle ne voulait pas devenir ingénieure. Son envie à elle était de devenir styliste. Cela la fascinait depuis qu'elle était petite et son rêve a toujours été de participer à la fashion Week de Paris. Mais ses parents l'ont toujours poussée à refouler son rêve. Et si malgré ça, tout semblait aller parfaitement bien dans sa vie, ce n'était pas le cas. Elle avait de très bons résultats scolaires, des parents qui l'aimaient, des amis, mais une fois seule,

elle était à bout. Elle était accablée de pression et de problèmes de tous les côtés, piégée entre les cours, les notes, le permis, ses parents, ses envies... Tout l'oppressait. Elle se sentait prisonnière de sa vie et elle détestait cela. À la maison, ses parents ne s'entendaient plus tout à fait sans pour autant se détester. Ils ne se disputaient jamais réellement mais se faisaient plutôt des reproches implicites. Et elle les voyait bien ces reproches muets que sa mère faisait à son père, et la tension que ça créait entre eux. Cela l'affectait énormément et elle ne supportait plus de les voir ensemble. Disparus leurs moments de tendresse, leurs soirées devant la télé tous les trois, les sourires heureux sur les photos de famille d'autrefois. Tout ça n'était que souvenir.

Elle avait aussi des amis, certes, mais ce n'était pas de véritables amis. Ils étaient plutôt des camarades de cours, des gens avec qui elle trainait pour ne pas être seule. Enfin ça c'est ce qu'elle se disait pour ne pas sombrer encore plus. Elle se convainquait qu'elle ne les aimait pas tant que ça, qu'ils n'étaient pas si importants. Mais en réalité, ses potes elle les adorait, mais eux ne l'aimaient pas autant qu'elle les aimait et ça la détruisait à petit feu. Les sorties sans elle, les groupes sur les réseaux sociaux sans elle, les anniversaires sans elle, les soirées sans elle, tout ça s'ajoutait à son malheur déjà présent. Mais paradoxalement, elle se sentait aussi mal parce qu'elle n'avait pas les mêmes besoins et désirs que les autres adolescents de son âge. Elle n'avait pas envie de sortir, de voir ses amis le week-end ou de faire des soirées. Elle aimait être seule dans sa chambre à lire, dessiner, écrire, ne rien faire ; elle aimait la littérature, l'art, la danse classique et l'opéra. Tout ceci dénotait par rapport à ses camarades et elle le savait bien. Elle se sentait différente, elle ne ressentait pas les choses comme les autres, elle était toujours plus touchée, plus émue, plus en colère, plus heureuse, plus triste. Elle se sentait à part, exclue. Être différente. C'était ça son problème. Elle culpabilisait d'être autant déprimée. Elle savait qu'elle avait tout pour elle ; elle était belle, elle était intelligente, elle avait des parents, une famille qui l'aimait, elle avait une belle et grande maison avec un jardin, habitait une ville en bord de mer, elle la voyait depuis sa chambre, ses parents gagnaient très bien leur vie et lui avaient toujours acheté ce dont elle avait besoin sans soucis ; mais malgré cette vie parfaite elle se sentait mal. Elle

ne se sentait pas légitime à ressentir cette douleur et cette tristesse, et elle pensait qu'elle n'avait aucune raison d'éprouver ces émotions constamment. Elle était rongée par cette culpabilité et cela ne faisait que l'enfoncer encore plus dans une spirale de pensées négatives. Elle résistait aussi très mal à la pression constante des cours. Depuis sa rentrée en première, chaque note comptait et elle ne pouvait pas se permettre de relâcher ses efforts. Elle voulait toujours faire mieux sans pour autant y parvenir. Elle travaillait, mais ce n'était jamais assez. Tous ses efforts n'étaient jamais suffisants. Ses copies n'étaient jamais assez bonnes, jamais assez parfaites. Son travail n'était jamais assez bien. Elle n'était jamais assez bien et elle s'en voulait pour ça. Elle avait honte de ne pas réussir à être aussi parfaite que ce qu'elle voulait. Sur ses copies, toujours les mêmes conseils et les mêmes critiques, elle travaillait dessus pourtant, mais visiblement pas suffisamment. Alors elle passait des nuits entières à étoffer son argumentation, à travailler ses introductions ou à faire de dizaines d'exercices. Elle angoissait chaque soir à l'approche d'un contrôle et faisait des crises d'angoisse à répétition. Chaque critique sur son travail, même constructive, la décevait profondément et elle se détestait un peu plus chaque jour pour son incompetence. Ça la démoralisait d'autant plus que lorsqu'elle travaillait des heures sur quelque chose et qu'elle n'y arrivait toujours pas, d'autres y parvenait sans réellement faire d'efforts. A son entrée en prépa, elle avait définitivement abandonné son rêve. Elle était alors comme une coquille vide. Tout allait bien à l'extérieur mais à l'intérieur, le néant. Elle ne ressentait plus rien, ni peine, ni joie, ni tristesse, ni bonheur. C'était tout comme si elle avait mis sa personnalité entre parenthèse et qu'elle ne la prenait plus en compte. Plus rien n'avait d'importance et elle se fichait de tout. Ses notes, ses relations, rien n'avait d'intérêt. Sa détresse était criante : elle avait perdu du poids, ne mangeait plus, ne dormait plus, ne parlait plus ; et personne ne s'en rendait compte. Elle ne faisait plus rien qui lui plaisait, elle ne voyait plus personne, et passait ses journées, enfermée chez elle. Elle était en permanence sous l'eau, submergée par le travail. Sa vie ne fut ensuite qu'une dégringolade de plus en plus intense en enfer. Jusqu'à épuisement. Jusqu'à ce jour-là.

Si seulement elle n'avait pas écouté ses parents, leurs conseils, si elle avait écouté son cœur et ses envies. Si elle avait su dire stop et tout arrêter avant qu'elle ne soit dévorée par son désespoir. Si seulement quelqu'un avait remarqué son mal être. Si seulement... Peut-être serait-elle aujourd'hui une icône de la mode connue dans le monde entier ? Peut-être habillerai-t-elle aujourd'hui les plus grandes célébrités du monde ? Peut-être ses parents seraient ils fiers d'elle ? Quelle aurait été sa vie si elle avait suivi l'autre chemin, son chemin ? Aurait-elle été heureuse ? Serait-elle encore là, à rire, à aimer, à pleurer ; à vivre ? Tous ces éléments s'entremêlent et se fondent dans sa tête formant une histoire floue, imprécise, évasive. Aux portes de la mort, incapable de distinguer le vrai du faux, elle entraperçut la vie qu'elle aurait pu mener si elle l'avait réellement voulu, si elle avait choisi le bon chemin. Sur ces dernières interrogations pleines de regrets, elle s'éteignit.

Jade

Les étoiles brillaient dans le ciel. Tout était calme, à part les bruits de pas venant de la forêt. En effet, entre les arbres et les buissons se trouvait un adolescent traînant des pieds et regardant autour de lui. « Jade... ça fait 2 mois que tu as disparu ... reviens c'est pas drôle ... » il marcha sans but, l'espoir de la revoir était de plus en plus faible. Il cligna des yeux de plus en plus lentement, la fatigue commença à prendre le dessus sur lui. Après un énième clignement d'œil, il fut surpris de voir un arbre se démarquer des autres. Il connaissait cette forêt comme sa poche, jamais il ne pourrait se perdre tellement il a passé du temps là-dedans. Mais cet arbre, c'était du jamais vu. Il regarda autour de l'arbre pour distinguer une haie qui était dressée contre l'arbre ce qui était fort étonnant étant en plein milieu d'une forêt. Il observa la longueur de la haie qui avait l'air infini. Au sol des deux côtés de la haie on pouvait voir deux chemins de terre. Il se dirigea vers le chemin de gauche et après quelques pas il fit marche arrière et prit le chemin de droite. De toute façon, à force d'aller tout droit il allait bien sortir d'ici.

Finalement il regretta d'avoir pris ce chemin. « Depuis quand cette forêt est-elle aussi grande... J'aurais dû prendre l'autre chemin finalement. » marmonna -t-il. Il hésita à retourner en arrière, l'adolescent se retourna, on ne voyait plus l'arbre depuis longtemps, juste cette maudite haie. Il pensa à aller dans un autre sens car finalement rien ne l'empêchait de sortir du chemin. Il s'arrêta de marcher, essayant de réfléchir à ses options, ce qui était difficile. Après tout, il était toujours fatigué et toute cette situation commençait à l'énerver. Il prit une pierre à proximité, la serra dans sa main avant de la lancer le plus loin possible. Il se dit qu'avec un peu de chance la pierre tapera un inconnu et celui-ci l'aidera à sortir de cette maudite forêt, il savait que c'était perdu d'avance et qu'il allait rester coincé ici à jamais. La pierre ne tomba jamais au sol, ou en tout cas il ne l'entendit pas. Avec curiosité il commença à marcher là où il avait lancé le caillou, il se pencha le plus près du sol cherchant attentivement la pierre. Il

entendit un bruit devant lui, ce qui le fit sursauter. Et c'est là qu'il la vit, la pierre au milieu de quelques champignons. Il l'a reconnu instantanément, c'était assez facile la pierre était en forme de losange qui était assez tranchante pour l'avoir coupé au moment où il avait serré la pierre dans sa main. Il s'approcha et s'agenouilla pour récupérer la pierre, il la prit dans sa main et l'examina, elle avait toujours cette légère teinte verte. Il la mit dans sa poche, se releva et alla continuer son chemin quand le sol se mit soudainement à briller, il regarda par terre pour voir que son pied était pile là où était la pierre il y a peu. La lumière encercla tout le champignon et des motifs complexes se dessinèrent dans le cercle. Il voulait reculer mais c'était trop tard, tout était blanc autour de lui. Il se sentait flotter et à la fois tomber. Il n'y avait rien puis finalement il entendit le doux bruit de l'eau, il ressentit la douce brise qui frappa son visage, il sentit une odeur agréable qui ressemblait à de la cannelle puis il vit le ciel lui brûler instantanément les rétines, il referma ses yeux aussitôt. Il s'assit et ouvrit doucement les yeux. Même après s'être habitué à la lumière, il avait l'impression de voir bizarrement. Il regarda autour de lui, il était soulagé de ne plus voir la forêt où il était auparavant. Il vit la petite rivière qu'il avait entendue. Il s'y approcha et plongea sa main dedans et la ressortit pour se mouiller le visage. L'eau était claire et quand il s'y pencha et à la seconde où il vit son reflet il poussa un cri horrifié. Il ferma les yeux essayant de se calmer du mieux qu'il pouvait mais quand ses mains touchèrent son front et qu'à la place d'une peau lisse se trouvait une paupière. Il commença à trembler de plus en plus, les larmes commença à lui piquer les yeux. Il n'entendit plus rien à part le bourdonnement incessant dans ses oreilles. Il se fit soudainement asperger d'eau. Il toussa crachant l'eau qui était rentrée dans sa bouche, il avait toujours du mal à respirer mais au moins il avait retrouvé ses sens. Il trembla à nouveau mais cette fois de colère. « Non mais c'est quoi cette journée ! Je suis maudit c'est pas possible c'est un cauchemar » Il continua à se plaindre jusqu'à ce qu'il voie à qui il s'adressait. Devant lui se dressa un garçon d'à peu près son âge mais ce qu'il remarqua en premier ce fut son chapeau pointu afin c'est surtout le tout petit fantôme accroché au bout de celui-ci qu'il remarqua. « Mes yeux sont plus bas. » répondit l'adolescent « Hoo il doit pas être habitué à un

être aussi beau que moi le boutchou ! » s'exclama le fantôme. Le garçon par le manque de réponse de l'autre claqua des doigts devant les yeux de l'autre, de petites étincelles s'échappèrent de ses doigts à chaque claquement. « Bravo tu l'as cassé. » dit le fantôme. L'autre roula des yeux « c'est toi qui lui as fait peur... Tu ne m'as pas l'air d'ici. Comment tu t'appelles mon brave ? » « N-Nolan...Mais où je suis ? Qui es-tu et pourquoi tu as un fantôme avec toi ? ET POURQUOI J'AI UN TROISIÈME ŒIL ?! » L'inconnu voyant la panique qui recommença à inonder Nolan, le prit doucement pour l'amener au sol. « Du calme respire un bon coup. Je vais essayer de répondre à tes questions mais d'abord respire avec moi. » Ils respirent ensemble pendant quelques minutes. « Voilà c'est bien, continue. Alors pour répondre à tes questions. Nous sommes dans une prairie de Deerscar mais cela ne doit pas t'être utile car je présume que tu ne viens pas d'ici...Tu dois être de la Terre Bleue. » Il hésita un instant avant de continuer. « Je m'appelle Léandre, je suis ce que vous appelez un sorcier. Et ça. » Il pointa le fantôme. « C'est mon ami Dust, mais te dire pourquoi il est avec moi serait trop long à raconter. » Il sourit doucement laissant le temps à Nolan d'assimiler toutes les informations. Il regarda l'œil sur le front de l'autre. « Pourquoi tu as un œil de plus, ça je peux pas te répondre avec certitude. Si tu es arrivé ici c'est que tu as dû emprunter un des derniers portails encore intacts. Donc soit tu as apporté quelque chose qui a créé une anomalie sur ton corps, soit le portail t'a magiquement rajouté certains aspects physiques afin d'être plus discret. » Nolan hocha la tête, pour lui rien n'avait de sens. Il avait dû se cogner la tête et maintenant il imagine tout ça. « Mais si on est dans une prairie, pourquoi es-tu là ? »

Nolan regarda autour d'eux. Il n'y avait que de l'herbe et quelques arbres. « J'habite pas très loin, je viens ici pour cueillir des ingrédients. J'étais pas loin quand ton ami est venu me voir pour te venir en aide. » « Quel ami ? » À ce moment-là une petite boule de poil qui ressemble à un tout petit ourson en peluche sortit de la poche de Léandre. Nolan pointa du doigt la chose. « Qu'est-ce que c'est ? » « Je ne sais pas je n'en ai jamais vu de son genre avant. En revanche il m'a l'air d'être lié à toi d'une manière ou d'une autre. » Le petit être sauta de Léandre et s'approcha de Nolan, il grimpa sur lui et se glissa dans sa poche. Les deux garçons se regardaient, l'un est perplexe,

l'autre est amusé. La boule de poil sortit de la poche avec quelque chose dans ses petites pattes. Nolan tendit la main vers la créature qui monta dessus. Il regarda ce qu'il avait sorti de sa poche. C'était la pierre qu'il avait mis dans sa poche dans la forêt. La pierre était plus verte qu'avant mais c'était bien elle. Il regarda son autre main, il y avait toujours une légère ligne de sang. Nolan allait l'essuyer contre sa tunique quand Léandre l'en empêcha. « Laisse-moi faire. » Il prit la main de Nolan dans la sienne, tandis que son autre main flotter au-dessus de la blessure, des petites étincelles entourent le sang et après quelque seconde il n'y avait plus aucune trace de blessure, en fait même les petites traces de terre sur sa main avaient aussi disparu. « Merci. » Il regarda le petit être. « C'est cette fameuse pierre qui nous unit ? » La bestiole hocha la tête. « Et tu as un nom ? » Il secoua la tête. « Tu veux que je t'en trouve un ? » Il sautilla joyeusement en retour. « D'accord, alors... » Nolan regarda pour la énième fois autour de lui, puis il sentit à nouveau cette douce odeur sucrée. « Cinnamon ! Je vais t'appeler Cinnamon ! » Cinnamon avait l'air ravie de ce nom. « Désolé d'interrompre ce moment mais... » Léandre pointa la pierre. « Si tu la gardes dans ta poche elle risque de tomber, de se casser ou tu risques de te faire mal. Viens avec moi, on va la modifier un peu. Cinnamon hocha la tête sautant dans les bras de Léandre et lui donna la pierre avant d'essayer de se frayer un chemin sur le chapeau du sorcier. Celui-ci rit avant de l'aider à monter sur le chapeau. Une fois au-dessus Cinnamon s'installe à côté de Dust. Léandre se leva et tendit sa main à Nolan. Il la prit et se leva. Ils marchèrent un bon moment, plus ils marchaient plus Nolan était impressionné par la beauté des lieux. C'était la première fois qu'il voyait un paysage sans aucun déchet pour gâcher le lieu. « Et voilà ! » Ils arrivèrent devant une toute petite maison avec des petites clôtures qui séparaient des agricultures et des créatures qui ressemblaient à des moutons. Une fois à l'intérieur Nolan resta bouche bée. « Mais... Mais.. c'est- » « Plus grand que tu ne le pensais ? » Dit Léandre enjoué par sa réaction. « Montons à l'étage, c'est là où j'ai tous mes outils. » Les deux gravissent les escaliers. Nolan caressa la douce tempe en bois violet, regardant au mur, il vit d'énormes plantes vénéneuses. Mais Nolan ne fut pas effrayé comme il l'aurait pensé, il fut même intrigué. « Tu viens ? » «

Heu oui pardon. » Dans la salle, Léandre posa la pierre sur une table, sortit une feuille et commença à tracer des croquis, Nolan s'assit sur la table et le regarda. Des objets étranges, des accessoires puis finalement il comprend quoi faire. « Je sais ! » Il reprit une nouvelle feuille et griffonna rapidement avant de le montrer à Nolan. « Une boucle d'oreille ? » Léandre hocha la tête « Hmm Hmm, il faut quelque chose qui soit toujours sur toi, mais à un endroit où tu ne pourras pas la perdre donc une épée ou un sac c'était risqué tandis qu'une boucle d'oreille, tu le vois, tu ne risques pas de la perdre et ça ferait un joli accessoire. Pendant qu'il parlait, il fouilla dans ses tiroirs lançant des objets aléatoires sur la table ainsi que des outils. Il prit tout est avec un grabuge et quelques étincelles, le tout était fait. « Ouah, c'était rapide. » Léandre lui tendit la boucle d'oreille. « Merci. » Nolan admira le bijou un instant avant de l'enfiler. Cinnamon toujours sur le chapeau de Léandre fait des petits bruits joyeux. Il eut un blanc, personne ne parla même Dust était silencieux. « Je suis désolé de te demander ça mais est-ce que tu te souviens de comment tu t'es retrouvé dans la prairie ? » Nolan réfléchit un moment avant de finalement répondre. « J'étais dans une forêt, j'y allait souvent quand j'étais enfant. Il faisait nuit depuis longtemps. » « Et que faisais-tu là-bas ? » « Je marchais, ça m'aide à réfléchir. » Léandre le regarda attendant la suite. Nolan détourna le regard. « Tu veux vraiment tout savoir ? » « Seulement si tu veux me le dire. » Avec un soupir Nolan reprit. « Il y a plusieurs mois ma cousine a disparu, elle me manque tellement. J'étais dans cette maudite forêt car j'avais encore l'espoir de la retrouver. Et j'ai marché dans ce maudit cercle de champignons où je ne sais pas quoi ! » Les larmes commençaient à lui piquer les yeux pour la énième fois aujourd'hui, il se frotta les yeux tentant de ne pas encore pleurer devant quelqu'un. « Tu m'as l'air un peu triste. » Léandre se leva d'un bond. « Viens, on va marcher un peu. ». Ils sortirent, Nolan traîna un peu des pieds mais suivit quand même Léandre intrigué. « Je t'amène voir une de mes amies. » Dust pouffa de rire « Une de tes amies dit que Meraki est ta seule amie ! » Avant que Dust ne continue à se moquer de lui, Léandre toussa. « Bref, nous y sommes. Elle saura peut-être comment te ramener chez toi ou encore mieux, elle a peut-être des informations sur ta cousine ! » Nolan hocha la

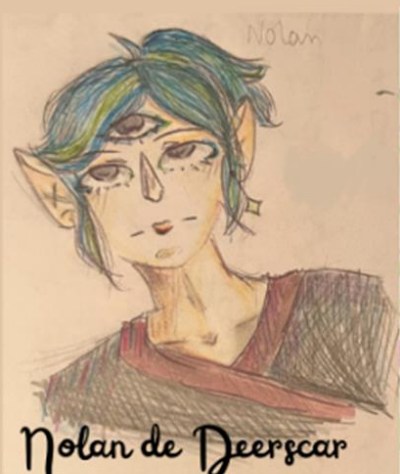
tête. Léandre alla toquer à la porte, qu'elle s'ouvrit d'un coup montrant une fille avec des oreilles pointues, l'une d'elle avait d'ailleurs une entaille assez grande. Même si son expression n'avait pas l'air joyeuse, ses yeux avaient quand même l'air extrêmement doux. Elle avait une pupille bleue tandis que l'autre était jaune avec une iris en forme d'étoile. « Ha ! Meraki ! » s'exclama Dust. « Bon rentrez qu'on en finisse. Asseyez-vous où vous voulez le temps que j'aille chercher les informations pour ramener le garçon chez lui. » Meraki marmonna ensuite quelque chose d'incompréhensible avant de fixer Nolan. « Tu vois elle sait tout ! Elle savait même qu'on allait venir. » Meraki se tourna vers Léandre. « J'étais au courant de votre présence car vous criez devant ma porte les raisons de votre venue. Léandre posa son chapeau en faisant descendre Cinnamon au préalable et détacha Dust. « Haha désolé. J'oublie que tu as une ouïe plus développée. » Meraki s'approche de Léandre avant de lui ébouriffer les cheveux. « T'inquiète ! Mes oreilles ont subi pire que ta petite voix de crécine. » Meraki sortit ensuite de la pièce, mais on pouvait l'entendre rire dans toute la maison. Dust lui vola dans la pièce faisant des loopings dans tous les sens puis commença à sortir de la pièce. Léandre se leva en sursaut essayant de rattraper Dust. « Dust ! Reviens ! Il faut pas que tu t'éloignes autant de moi, c'est dangereux !! » Nolan seul dans l'immense salle regarde Cinnamon qui était assis sur une table. Il tendit calmement sa main pour doucement caresser sa tête. « Tu as faim petit Cinnamon ? Tu veux de la nourriture ? » À la mention de la nourriture Cinnamon sautilla. « Allez viens, on va essayer de te trouver quelque chose. » Il passa par la même porte que les autres. « Heu, excusez-moi, Meraki ? Léandre ? » Il fit un tour sur lui-même cherchant un des deux. « Salut toi ! » Nolan sursauta à la voix de Dust derrière lui, en se retournant il pensait voir seulement le petit fantôme mais il eut une nouvelle frayeur en voyant à côté de Dust, une nouvelle personne. « Dust te voilà ! » Léandre débarqua dans la pièce. « Nolan tu es là aussi ! Hoo salut Zéphyr ! » Nolan se retourna vers le fameux Zéphyr. Le garçon lui fit un signe de mains. Son seul œil visible était entièrement jaune, et sa pupille était de la même forme que l'iris de Meraki. Son œil commença à s'illuminer doucement. « Meraki vous attend. » Tout le monde suivit Zéphyr jusqu'à rentrer dans une nouvelle salle, elle était dans le noir

complet. « Comment c'est possible qu'il fasse aussi noire si la porte est ouverte ! » Nolan percuta quelque chose. « Aïe... » ou plutôt quelqu'un « Désolé Léandre. » Zéphyr ferma la porte et la pièce s'illumina enfin. C'était une douce lumière bleue. Nolan leva la tête et fut époustoufflé en voyant que la lumière qui s'émanait du plafond ne venait pas de simple luminaire mais venait des étoiles qui couvraient tout le plafond. On pouvait distinguer des constellations inconnues mais magnifiques. Même des nébuleuses étaient visibles. Meraki était soudainement devant eux, elle lança un regard étrange à Zéphyr qui détourna le regard instantanément. « Bon...malheureusement je n'ai pas trouvé la raison exacte de comment tu es arrivé ici du coup ça va être plus dur pour te ramener chez toi. En revanche, j'ai sans doute des informations sur ta cousine. » Elle leva le bras et quelque chose qui ressemblait à un écran apparut devant elle, l'écran affichait quelque chose d'incompréhensible sur l'écran. « Il y a plusieurs mois une fille a été signalé comme étant une folle lorsqu'elle cria à tous les passants qu'elle venait d'une autre planète. Elle a été vue pour la dernière fois au Nord de la forêt de Deerscar il y a 2 jours. Elle leva sa main à l'écran disparu. « Zéphyr est ce que tu peux aller vérifier s'il te plaît. » « Je reviens dans 1 heure » dit-il avant de disparaître soudainement. Nolan se pencha vers Léandre avant de chuchoter. « Toi aussi tu peux faire ça ? » « Hélas non, je suis un sorcier pas une étoile. » « Une étoile ? » « Zéphyr est une étoile donc il peut faire certaines choses que je ne peux pas faire et inversement. On vient tous d'une "espèce" différente ici du coup chacun a ses atouts. » Léandre continue de parler des différents types de personnes existant et leur atout. Nolan n'écoute plus depuis longtemps. Ses seules pensées tournent autour de pourquoi il n'était même plus surpris d'avoir vu une étoile parler et s'il allait enfin retrouver sa cousine. Meraki discute avec Dust, Cinnamon était avec eux tandis que Léandre continue d'expliquer des choses farfelues. Nolan était désolé pour lui, il voulait écouter ce que disait Léandre mais avec tout ce qui se passe Nolan devenait fatigué mentalement, il était déjà fatigué physiquement avant d'arriver à Deerscar. L'heure passa à la fois rapidement et lentement, son pouls s'accéléra attendant la réponse de Zéphyr, son pied tapa rapidement au sol, mais la fatigue commença à prendre le dessus sur lui et la douce lumière bleue qui

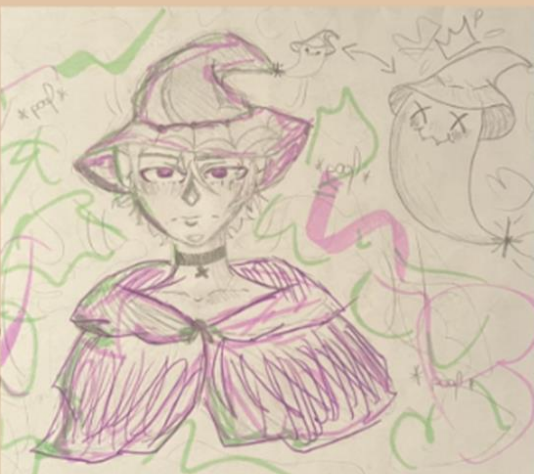
les illuminait fut la dernière chose qui vit avant de s'endormir. Nolan se réveilla en sursaut, il était toujours dans la salle de tout à l'heure, la cape de Léandre le couvrait comme une couverture. Il regarda la pièce pour remarquer tout le monde autour d'une table concentré, même Dust avait l'air concentré. Il se leva gardant la cape autour de lui et s'approcha de la table. « Bien dormi Nolan ? » Dit Léandre en remarquant la présence de Nolan derrière lui. « Heu oui merci. Qu'est-ce que vous faites ? » « On cherche à savoir qu'elle chemin prendre pour aller voir la fameuse folle. » Répondit Meraki. « Bon si on passe par là et ensuite par là on pourrait facilement passer par là pour arriver à la forêt en moins de quelques heures. » Meraki pointa du doigt chaque passage important. « Allons-y de suite. » Ils récupérèrent tout ce dont ils avaient besoin et tous ensemble ils partirent en direction de la forêt. Nolan se sentait toujours un peu nerveux, il espérait de tout cœur que cette femme soit sa cousine. Il agrippa fermement le haut de la cape de Léandre qu'il portait toujours. Il commence à l'enlever « Tien- » « Garde-la pour l'instant, tu trembles comme une feuille. » après plusieurs protestations des deux, Nolan garda finalement la cape. Nolan regarda le paysage, ils venaient à peine de rentrer dans la forêt, les arbres lui rappeler ceux qu'il avait vus avant d'arriver à Deerscar. Un seul petit bruissement a suffi à ce que Léandre, Meraki et Zéphyr dégainent leurs armes pour protéger Nolan. Léandre avait une arme dans sa main gauche et sa main droite était parée à faire de la magie. Même Dust avait l'air prêt à en découdre. Meraki tend son arc prêt à tirer sur le moindre bruit. Quand un tout petit lapin sortit du buisson, les 3 rangèrent leurs armes, vérifièrent que le périmètre était bien sûr avant de poursuivre leur chemin. Une fois sorti de la forêt du côté Nord, ils cherchent aux alentours tout signe que la folle était toujours là. « Elle est forcément là. C'était écrit !! » Meraki commence lentement à perdre patience. « Qui le demande ? » Une voix sort de la forêt. Dust leva les yeux vers le haut de l'arbre avant de crier. « Levez les yeux. » Une femme avec les cheveux lisses, et vert était suspendu à l'arbre. Léandre s'avança vers l'arbre « Oui bonjour nous voulons savoir si vous connaissez notre chère Nolan car ... Comme vous, il vient d'une autre planète". » La fille descendit de l'arbre et scruta des yeux les 3 garçons « et qui est ce Nolan ? » Nolan

s'avança. « C'est moi. » « Tu es tout mignon mon brave dommage que je ne t'ai pas connu avant. » « Bon C'est pas elle... désolé de vous avoir déranger Madame. » dit finalement Zephyr et avec des soupirs ils repartent. « Désolé pour le faux espoir Nolan. » « T'inquiète pas Léandre c'est déjà énorme ce que vous avez fait pour moi. Au milieu de la rue, les jeunes commencèrent à discuter, faisant des blagues est autre, le soleil brillait dans le ciel. Même s'il n'avait pas retrouvé sa cousine, il avait rencontré des personnes incroyables. Finalement il ne regrettait pas de ne pas avoir choisi l'autre chemin. « Nolan ? » A la seconde où Nolan entendit son nom il se figea un moment avant de se retourner.

« Jade ? »



Nolan de Deerscar



Léandre & Dust



Nolan



Cinnamon



Meraki

Zéphyr



Remerciements

Merci à vous tous, écrivains en herbe, qui avez participé à ce concours de nouvelles. C'est un exercice qui n'est pas facile et vous avez brillamment relevé le défi ! Bravo !

Merci à tous les enseignants, membres du jury, pour tous les échanges enrichissants que nous avons eu autour de ces lectures !

Merci à la Maison des Lycéens et M. Saint-Martin pour votre soutien et votre accompagnement dans ce projet.

Julie Castel, professeure documentaliste

Martigues, Avril 2024

coolLibri.com

IMPRIMÉ EN FRANCE
Achévé d'imprimer en mars 2024
chez Messages SAS
111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse
05 31 61 60 42
www.coollibri.com

CONCOURS DE NOUVELLES

*Découvrez les nouvelles
rédigées par douze élèves
du lycée Jean Lurçat de Martigues
sur le thème de "L'autre chemin"*